

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 3 de 2018

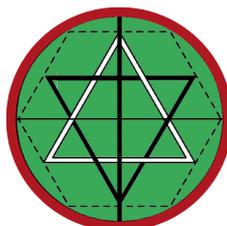
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Recherches sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



René Guénon

Photographie de René Guénon (1886-1951) à l'âge de 38 ans en 1925
En référence à l'éditorial de Bruno Le Chaux « Aperçus sur l'Initiation »
d'après l'ouvrage du même nom de René Guénon paru en 1946



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 3 de 2018
Juillet, août & septembre 2018

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel : yvesfred.b@gmail.com

Sites Web :

www.linitiation.eu (site officiel)

www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Christine Tournier, Bruno Le Chaux

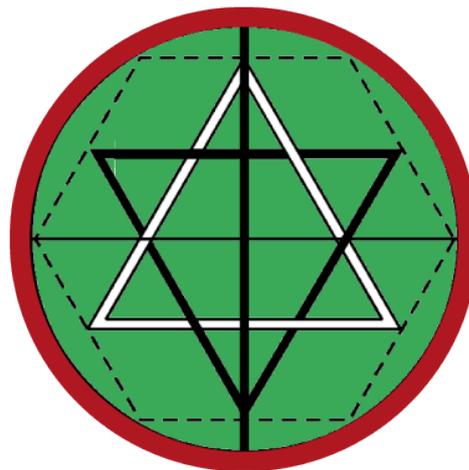
Rédactrice adjointe :

Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



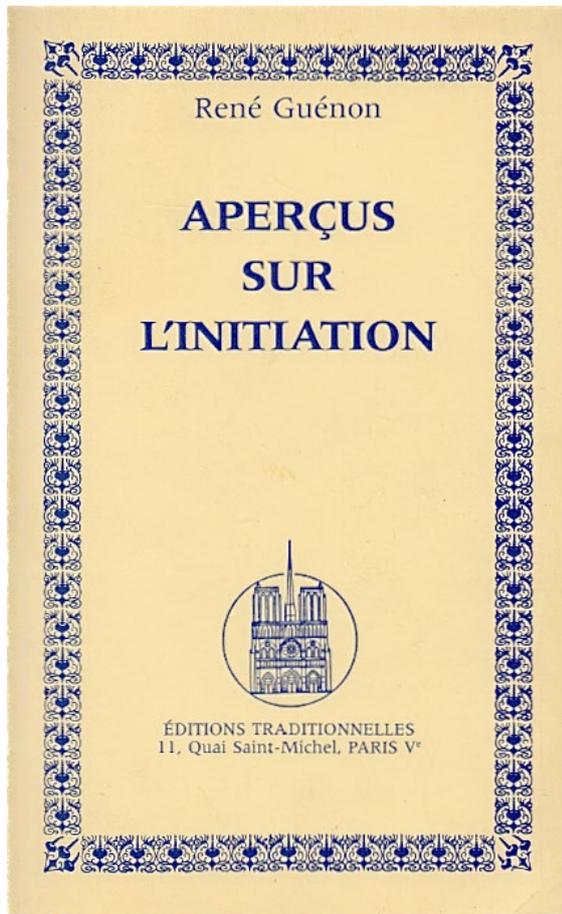
Sommaire du numéro 3 de 2018

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Bruno Le Chaux	1
Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe méconnu, par Robert Amadou (troisième partie)	7
Note sur la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin, par Yves-Fred Boisset	47
Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain, par Henry Bac	48
Prière à Dieu, par Voltaire	52
Récit d'un voyage initiatique en 1980, par Annie Delcros	54
Les mystères de la tombe, par Phaneg	68
Ménard-Redonnel-Briev - Des présences dans l'histoire de l'occultisme en France, par Dominique Dubois	76
Les livres et les revues	85

APERÇUS SUR L'INITIATION

Aperçus sur l'Initiation, René Guénon, Editions Traditionnelles, 1946



L'un des ouvrages majeurs de René Guénon s'intitule *Aperçus sur l'Initiation*. Paru en 1946, il est une compilation de plusieurs articles parus respectivement dans la revue *Le Voile d'Isis* et la revue *Etudes Traditionnelles* et traite, comme son nom l'indique de l'Initiation de manière non exhaustive, d'où le terme « aperçus ».

De nombreux points sont abordés par René Guénon sur ce sujet, si essentiel aux sociétés initiatiques, qu'est l'Initiation que l'on peut résumer ainsi avant de les aborder en détail :

Le savoir théorique est une chose mais la Tradition ne s'appréhende dans sa plénitude que par la pratique, par une l'Initiation conférée par une organisation initiatique traditionnelle. Pour René Guénon, toujours impartial et intransigeant, seules deux organisations peuvent conférer cette Initiation en Occident : le Compagnonnage et la Franc-maçonnerie. Quand on sait aujourd'hui où en est réduit le compagnonnage d'un point de vue initiatique, l'on comprend que la maçonnerie seule est encore apte à remplir le rôle d'initiatrice véritable à la Tradition en Occident.

L'Initiation s'effectue au travers d'un processus en 5 étapes :

- 1) **La qualification** : tout le monde n'est pas qualifié pour être initié, cela nécessite des qualités intellectuelles dont certains sont dépourvus. Il faut avoir les capacités intellectuelles pour assimiler les doctrines traditionnelles.

- 2) **Le rattachement à un groupe initiatique authentique** : même si l'on est qualifié, seul un rattachement à un groupe initiatique authentique permettra d'avancer sur le chemin de l'Initiation. Cette organisation doit absolument être dépositaire d'une **influence spirituelle** non humaine mais divine et transcendante. La transmission doit se faire impérativement par une **lignée ininterrompue** au fil des temps par des rites et des symboles précis.
- 3) **Les épreuves initiatiques** : le candidat se voit contraint de subir quantité de préparations sous forme d'épreuves avant de recevoir l'initiation. Ces épreuves sont nécessaires pour que l'initiation soit bien reçue. Elles obligent le candidat à se dépouiller de son égo afin que l'orgueil laisse place à l'humilité.
- 4) **La transmission** : il s'agit de l'initiation à proprement parler. Lors d'une cérémonie plus ou moins élaborée, les membres qualifiés de l'organisation transmettent au candidat l'**influence spirituelle** décrite comme une **illumination** à travers des rites très précis. La transmission va rendre possible le développement de possibilités spirituelles en lui qui n'étaient que latentes avant. Le candidat a reçu, désormais, l'initiation *virtuelle*.
- 5) **Le passage de l'initiation virtuelle à l'initiation effective** : L'initié doit s'approprier, par un travail continu et qui peut durer toute la vie, la connaissance spirituelle. Personne ne peut faire le travail à sa place.

Voici un bref survol des quatorze premiers chapitres de l'ouvrage.

Le chapitre premier, **voie initiatique et voie mystique**, distingue la voie mystique, exotérique, comme le sont les religieux, passifs - sont exotériques les philosophes, théologiens, mystiques (ex. : le Philosophe Inconnu) - et la voie initiatique, ésotérique, active, incompatible avec le mysticisme (les initiés ne sont pas des mystiques). La voie initiatique requiert une organisation traditionnelle régulière, dont l'origine est "non humaine" ainsi qu'une doctrine et une méthode. Attention à la confusion

entre **mystères** (initiatiqes) et **mysticisme** (sens moderne qui n'a plus rien à voir avec les mystères antiques).

Le chapitre deux, **magie et mysticisme**, fait la distinction entre initiation et occultisme (magie, etc.), l'attitude passive du mystique laisse la porte ouverte à toutes les influences, l'attitude active du mage le protège de certaines influences. Pour René Guénon, le fait que Louis-Claude de Saint-Martin ait abandonné la voie initiatique pour se consacrer à la voie mystique est la conséquence d'un défaut quelconque sous le rapport des qualifications initiatiques. On reconnaît là l'intransigeance et le dogmatisme de Guénon. Le mysticisme d'Anne-Catherine Emmerich est abordé.

Le chapitre trois, **erreurs diverses concernant l'initiation**, nous apprend que l'initiation n'est pas d'ordre moral ou social (comme c'est le point de vue de la majorité des maçons actuels), que l'initiation n'est pas une communication avec des états supérieurs ou des mondes spirituels, que l'ésotérisme est essentiellement autre chose que la religion et non pas la partie intérieure d'une religion. Ainsi on doit dire ésotérisme islamique ou ésotérisme chrétien et non pas Islamisme ésotérique ou Christianisme ésotérique. Les écrits de Swedenborg ne sont pas initiatiques mais mystiques.

Le chapitre quatre, **des conditions de l'initiation**, décrit les trois conditions qui se présentent en mode successif : potentialité, virtualité et actualité.

1) **La qualification** (materia prima) : aptitude ou disposition naturelle qui fait *l'initiable* ;

2) **La transmission** (illumination - fiat lux) : rattachement à une organisation traditionnelle régulière, initium signifie entrée ou commencement ; c'est une seconde naissance, la transmission d'une influence spirituelle, des états à réaliser intérieurement, l'enseignement de méthodes préparatoires à l'obtention de ces états

3) **Le travail intérieur** (de réalisation - labor) : fera passer l'être, graduellement, d'échelon en échelon, à travers les différents degrés de la hiérarchie initiatique, pour le conduire au but final de la *Délivrance* ou de *l'Identité Suprême*.

Elohim, nombre septénaire qui leur est attribué en rapport avec la constitution des organisations initiatiques qui doit être effectivement une image de l'ordre cosmique lui-même (7 degrés).

Le chapitre cinq, **de la régularité initiatique**, évoque la seconde naissance ou régénération, le rattachement réel et effectif - on ne peut transmettre que ce que l'on possède soi-même - à une organisation dépositaire d'une influence spirituelle. A défaut de filiation régulière, la transmission de l'influence spirituelle est impossible et inexistante. En occident, seules deux organisations, qui n'en furent qu'une primitivement, si déchuées qu'elles soient, peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle : le Compagnonnage et la Maçonnerie du fait de la présence d'un élément non-humain.

Le chapitre six, **synthèse et syncrétisme**, distingue le syncrétisme, profane avec des exemples comme l'occultisme et le théosophisme de Blavatsky et la synthèse, sacrée.

Le chapitre sept, **contre le mélange des formes traditionnelles**, distingue les sans caste (avarna) : athées, inférieurs de ceux qui sont au-delà des castes (ativarna) : supérieurs et rares aujourd'hui, alors que leur cas était normal pour les hommes de l'époque primordiale.

Le chapitre huit, **de la transmission initiatique**, nous apprend que l'initiation consiste en la transmission d'une influence spirituelle. On peut diviser les organisations traditionnelles en exotériques, ouvertes à tous, et ésotériques, réservés à une élite qui possède une qualification particulière.

Le chapitre neuf, **tradition et transmission**, évoque la Qabbalah : transmission (de la tradition initiatique et ésotérique), la transmission verticale (intemporelle du supra humain à l'humain), la transmission horizontale (temporelle, succession chronologique, histoire humaine).

Le chapitre dix, **des centres initiatiques**, introduit le concept d'adeptes : êtres ayant réalisé effectivement la plénitude de l'initiation. Adeptes ne signifie pas adhérent (langage courant, changement de sens). Il existe une double hiérarchie dans certaines organisations traditionnelles : hiérarchie visible et hiérarchie invisible (Rose-Croix et Supérieurs Inconnus). Les véritables centres spirituels représentent la Volonté divine en ce monde.

Le chapitre onze, **organisations initiatiques et sectes religieuses**, parle par exemple des Albigeois (non ésotériques) mais les distingue des Fidèles d'Amour de Dante (ésotériques).

Le chapitre douze, **organisations initiatiques et sociétés secrètes**, définit ce qu'est une organisation initiatique : rites et symboles et enseignement qui les explique, transmis oralement (l'organisation en société est inutile). Les Illuminés de Bavière restent une œuvre artificielle de quelques individus. Les Carbonari donnent une initiation de métier apparentée comme telle à la Maçonnerie ou au Compagnonnage. La Tradition extrême-orientale est présentée : confucianisme (exotérique), taoïsme (ésotérisme).

Le chapitre treize, **du secret initiatique**, aborde les sciences et arts traditionnels qui ne sont pas le secret initiatique mais ne peuvent être compris en dehors de l'Initiation. Les mots de passe, etc. ne sont pas le secret initiatique.

Le chapitre quatorze, **des qualifications initiatiques**, indique qu'elles sont exclusivement du domaine de l'individualité (être) et pas de la personnalité. L'initiation est réservée à l'élite, la qualification essentielle est une question d'horizon intellectuel plus ou moins étendu, mais le psychisme ou le corps peuvent parfois l'empêcher. Les empêchements à l'initiation dans la maçonnerie sont les mêmes que ceux à l'ordination dans l'église catholique, ils reprennent la règle de la lettre B (B comme bancal, bâtard, bègue, bigle, boiteux, borgne, bossu, bougre).

Les autres chapitres de l'ouvrage, qui en compte quarante-huit, seront abordés ultérieurement.

*Bruno Le Chaux,
rédacteur en chef adjoint.*



René Guénon en 1949, à 63 ans,
au Caire, avec son épouse et
son fils Ahmed qui vient de naître

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN, LE THEOSOPHE MECONNU



par Robert Amadou

Ce travail monumental de Robert Amadou est paru dans 17 numéros de la revue L'Initiation de 1975 à 1981 à savoir les numéros :

1975 : n° 4

1976 : n° 1, n° 2, n° 3, n° 4

1977 : n° 1, n° 2, n° 4

1978 : n° 1, n° 2

1979 : n° 1, n° 2, n° 3, n° 4

1980 : n° 2, n° 3

1981 : n° 2

Le sommaire d'origine, comprenant 3 parties et 9 chapitres, était le suivant :

ENTREE

I. Contre les instituteurs et réciproquement

II. Deux mondes en trois

III. Philosophe mal entendu, mystique ambigu, théosophe méconnu

PASSAGE

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine

V. Esotérisme de la métempsychose

VI. Le grand œuvre

EXALTATION

VII. Martinisme

VIII. Le siècle des Illuminés

IX. Sophie et le bonheur

En fait, seuls les chapitres IV et V ont été publiés.

Après vous avoir présenté le chapitre IV paru dans les 3 numéros 4 de 1975, 1 et 2 de 1976, et le début du chapitre V. Esotérisme de la métempsychose paru dans les numéros 3 et 4 de 1976 et 1, 2 et 4 de 1977, nous vous proposons aujourd'hui la suite du chapitre V. Esotérisme

de la métempsychose, parue dans les numéros 1 et 2 de 1978 et 1, 2, 3 et 4 de 1979, dont voici le sommaire détaillé :

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine

1) Schème par l'auteur même

La doctrine en théosophie. - Révélation de l'homme. - La dot de Jacob Boehme. - Le ministère de l'homme esprit.

2) L'algèbre des réalités

« Arithmosophie ». - Le livre des dix feuilles. - Un par un. - Etude du cercle naturel. - La tragi-comédie humaine dénombrée.

V. Esotérisme de la métempsychose

1) Un problème crucial

Position. - Définitions. - Enoncé. - L'avis des deux maîtres. - Une condamnation de principe.

2) La vie antérieure

L'émanation. - La réminiscence. - De l'inégalité des conditions humaines et, à propos, du crime primitif. - Des suites du crime primitif. - Emanation et réintégration (suivi d'une lettre inédite du Philosophe Inconnu)

3) Une Vie, une mort... et après ?

Une vie, une mort. - L'enfer. - Supplice des réprouvés. - Demeures infernales et demeures célestes. - Le purgatoire. - Au plus haut des cieux. - La « correspondance des âmes ». - L'après-mort. - La mort reconsidérée. - Face à face. - Avant, ou ici-bas (annoncé mais non publié)

La dernière partie de ce chapitre V. Esotérisme de la métempsychose vous sera présentée dans notre prochain numéro.

La rédaction

Des suites du crime primitif

Répétons d'abord l'annonce des épreuves posthumes. Du fait de son incorporation matérielle et de la génitalité corrélative, l'homme a connu la mort. D'abord, la vie terrestre, signifiant une privation, réalisait une pénitence suffisante ; la mort mettait donc à la fois le comble à la pénitence et le terme à la privation. Mais l'homme aggrava son cas. Le crime primitif ne resta pas sans seconds.

Le premier homme, après sa chute, se trouva être la propriété de la terre, car il fut enveloppé dans son sein comme l'est l'enfant dans le sein de sa mère qui tient en effet cet enfant dans sa propriété. Nous pouvons croire que ce fut là le sort d'Adam, d'autant plus que nous voyons toute sa postérité rentrer dans le sein de la terre et redevenir la propriété de la terre. Or, dans chaque chose, la fin indique le commencement.

Quand Adam fut parvenu à la surface de la terre, on peut dire qu'il eut alors en sa possession toute la terre ; mais il ne pouvait tirer parti de ses domaines qu'à force de combats et de sueurs, puisque la terre fut maudite et qu'elle ne lui rendait plus que des ronces et des épines [...].

[...] Malheureusement, il y avait aussi de mauvaises plantes et de mauvais fruits qui, loin d'étendre la gloire du maître, ne pouvaient étendre que le règne de son ennemi. La postérité d'Adam cultiva ces plantes-là en bien plus grand nombre que les premières ; et, cependant, elle ne cessa pas d'être propriétaire pour cela : mais elle fut propriétaire dans le mal au lieu de l'être dans le bien [...].

Par cette culture fausse à laquelle se livra la postérité d'Adam, elle remplit la terre d'iniquité (Gen., VI, 11) et de là vint le déluge qui engloutit à la fois et les propriétés et les propriétaires¹

Le cas des hommes s'étant aggravé, la privation fut commuée en molestation, et la vie désormais raccourcie ne satisfait plus la justice divine. Le coupable, qui paie ses crimes dans son existence animale, entra dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, et l'espoir s'envola de pouvoir, en y entrant avec résignation, en voir le terme en même temps que le comble, et jouir enfin des vivifiantes consolations divines. La mort ne serait plus qu'un relais où il faudrait prendre des chevaux frais... Nous verrons cela. En résumé, le chemin qui mène de ce monde infernal au paradis doit passer par le purgatoire. L'enfer de l'homme, qui diffusa, requiert un mot encore.

La souillure d'Adam a contaminé toute la classe des mineurs, c'est-à-dire l'humanité entière, quoique celle-ci, nous a-t-on rappelé, ne fût pas, ne soit pas, coupable du crime primitif. (Elle n'est pas, pour autant,

¹ « Fragments de Grenoble ... », *L'Initiation*, avril-juin 1962, pp. 87-88.

innocente des crimes subséquents et chaque homme doit rendre compte de ses fautes particulières). La souillure participée l'est, à titre individuel, selon des degrés différents qui ne correspondent pas à l'inégalité des conditions humaines, nous le savons aussi.

Mais le crime primitif a porté le trouble jusqu'à l'intérieur des autres classes, lesquelles demeurent soit dans le surcéleste, soit dans le divin. Cette doctrine constante de Saint-Martin, d'ailleurs inhérente au système de la réintégration, ne se trouve nulle part mieux résumée que dans l'extrait de la sixième leçon aux élus cohen de Lyon, en 1774. Il s'agit donc des esprits, émanés par définition : « Le crime de l'homme a occasionné une sorte de tache dans les différentes classes de ces êtres, même parmi les êtres spirituels divins du cercle dénaire, en ce qu'ils n'avaient à opérer en présence du Créateur qu'un culte purement spirituel et que, depuis la prévarication du premier homme, il est survenu un changement dans leurs lois d'action qui les assujettit à une action en partie spirituelle et en partie temporelle. Et c'est par eux que l'homme reçoit la communication de la pensée bonne que le Créateur lui envoie, ne pouvant plus en avoir de lui-même »². Autant pour le supérieur. Et l'inférieur ?

« Mais si Adam transgressa, en quoi le reste du monde a-t-il péché ? Nous savons que toutes les créatures ne sont pas venues manger à l'arbre interdit. Non, en vérité. Mais voici : quand l'homme se dressa, toutes les créatures, à le voir, s'effrayèrent de lui et le suivirent comme des esclaves. Aussi, lorsqu'il se tourne vers elles en disant : Venez, inclinons-nous devant le Seigneur qui nous a créés - les créatures obtempérèrent. Mais quand elles le virent faire allégeance à l'autre lieu, et l'entendirent, elles firent de même et il introduisit ainsi la mort pour lui-même et pour le monde entier³.

Ce texte n'est pas de Saint-Martin, mais du livre kabbalistique de la Splendeur. Il paraît très propre à introduire l'article de la nature affectée par la chute de l'homme, d'autant que si Martines ne relève pas de la kabbale, au sens strict, et encore moins Saint-Martin, l'un et l'autre, l'un après l'autre, kabbalisent à leur façon.

Le fait est qu'à cause du crime de l'homme, *l'univers est sur son lit de douleurs, et même sur son lit de mort, et même dans le sépulcre*⁴.

Adam ayant, par sa prévarication commis un acte d'incorporation terrestre impur et corruptible, et par là même abominable, tout autour de

² Du 24 janvier, éd. R.A.

³ *Sefer ha-Zohar*, III, 107a.

⁴ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 55, p. 56 et p. 57.

lui cessa d'être pur et vierge. Au moment du crime, tous les univers sont devenus opaques et soumis à la pesanteur⁵.

On se demandera comment il se peut que les êtres sensibles et corporels de la nature, qui ne sont pas libres, soient soumis sans injustice aux suites du désordre⁶? C'est que le crime a comme coagulé les paroles de la vie ; il a rendu muette toute la nature⁷.

Aussi, dans son état présent, la nature ne peut suffire à nous instruire.

Dieu n'a pas pu se dispenser de créer éternellement une nature saine, qui devait servir d'apanage aux agents spirituels, et dont cette nature-ci n'est plus qu'une image informe ; que l'amour inextinguible de ce Dieu suprême pour ses productions spirituelles, et par conséquent pour l'homme, l'a engagé à tempérer le mal que les égarements des agents spirituels avaient fait successivement à la nature ; que ce sont là ces signes de restauration qu'elle nous offre à tous les pas ; mais que ces signes-là n'absorbent point assez le mal en question pour qu'il ne soit pas très reconnaissable, et pour qu'il nous soit possible de voir exclusivement dans la nature le Dieu à jamais créateur de toutes les harmonies, puisque nous n'y voyons qu'une force restauratrice ; qu'il nous faut ainsi recourir à l'ordre de preuves indiqué à toutes les pages de mes écrits ; savoir : à l'âme humaine, spirituelle, et ne pouvant vivre que d'admiration et d'adoration⁸.

L'humanité, les autres classes d'êtres spirituels et la nature subissent, selon leur espèce, les conséquences de la faute originelle. Comment la société y aurait-elle échappé ? Nous avons voulu autrefois passer aux yeux de toutes les régions pour le Dieu suprême. Nous tâchons, après la chute, de passer pour tel aux yeux de nos semblables. L'état politique n'a cessé de se dégrader.

Résumons ici le tableau des progressions successives de l'association humaine et des altérations qu'elle a subies. En contemplant cet objet, selon qu'une pensée approfondie le montrera à tout être attentif, voici l'échelle que nous nous trouverons :

Etat primitif, pur et divin, tel que nous sentons qu'il aurait dû être et vers lequel tendent tous les peuples : *Dieu, centre et noyau de toutes les associations de l'homme-esprit, et bien ordonné dans toute la régularité de ses mesures. Républiques divines où tous les membres n'auraient eu qu'un seul esprit.*

⁵ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 300, éd. 10/18, p. 323.

⁶ *Tableau naturel*, op. cit., t. I, p. 127.

⁷ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 300, éd. 10/18, p. 323.

⁸ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 119

Etat secondaire simple, mais au-dessous de la première harmonie, gouvernement théocratique religieux : *L'homme-roi, parmi les siens, pour leur transmettre ce qu'il a pu conserver de son premier état, soit par lui-même, soit par les faveurs bienfaisantes de la main suprême qui ne l'abandonna point, et qui seule l'appela à la royauté, dont il posséda éminemment tous les pouvoirs sans exception.*

Etat troisième, laborieux et en délibération, théocratie simplement spirituelle : *Aristocratie supérieure où, par de sages conseils, la famille sociale trouverait de puissants secours pour se soutenir contre ses ennemis, et où les gouvernants auraient ainsi quelques pouvoirs de l'homme-roi, mais d'une manière plus compliquée.*

Etat quatrième, multiple, sans lumière, excepté celles de la nature inférieure : *Les diverses familles du genre humain, livrées à tous les torrents qui s'écoulent de la source de l'homme-esprit non régulier ; mais cependant, étant alors plus égaré que perverti, et où il lui reste des ombres et des images de la justice et des pouvoirs de l'homme-roi, qu'il pourrait exercer encore utilement s'il prenait le soin d'en recueillir attentivement les débris et de les raviver par la droiture de ses intentions.*

Il y a un cinquième degré, qui est l'iniquité même, et dont il n'est pas nécessaire de parler ici, quoiqu'il en filtre des rayons dans la plupart des associations humaines⁹.

Pourtant, l'homme garde des vestiges de sa splendeur passée. Ces traces sont efficaces quant à l'objet des fonctions qu'elles n'accomplissent plus qu'imparfaitement. Mais, elles ont aussi valeur, comme il se doit, d'indices. Ne les manquons pas, d'emblée.

Si les propriétés de l'homme sont seulement plus resserrées aujourd'hui qu'elles n'ont dû l'être, lorsqu'il était dans sa vraie mesure, nous pouvons donc encore nous former une idée de ses droits primitifs. Oui, le propre de l'homme dans sa vraie mesure était de produire l'harmonie, de répandre autour de lui toutes sortes de merveilles, d'élever dans toutes les régions des autels à son principe, de cultiver tous les trésors de la nature, de les recueillir en les puisant dans elle-même, et d'ajouter encore à leur perfection en les faisant passer par lui, pour l'extension du règne de la vérité. Il peut lire la preuve de cette loi première dans toutes les inventions et les arts auxquels il s'exerce avec succès, quoique ce soit matériellement. Ne purifie-t-il pas, par ses manipulations, toutes les substances de ce bas monde ? ne fait-il pas sortir, par son industrie, des sons harmonieux de ses doigts ? ne guérit-il

⁹ *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., pp. 49-51.

pas par les conseils que transmet sa parole ? ne renverse-t-il pas par la peinture l'image de toutes les productions ? et si, dans le triste état où nous sommes, et où il ne peut produire toutes ces choses que dans l'ordre inférieur, elles sont cependant si merveilleuses, que serait-ce donc s'il était réintégré dans les réalités¹⁰ ? »

Mais surtout notre mécontentement d'en être réduit à des moyens diminués pour agir et pour savoir, surtout notre inquiétude témoigne de la vérité sur notre triste situation, l'origine et la destination qu'elle implique. Semblables aux vieillards d'Israël qui, en présence du nouveau temple, pleuraient l'ancien, quel est cet autre état dont la perte nous donne le *spleen*, le *Heimweh*, la nostalgie ? Nous savons que ce n'est pas l'âge d'or où jamais nous ne fûmes. Mais l'état dont l'âge d'or, est, pour nous, le symbole, le mythe : la vie principielle, *in principio* très exactement. Et l'initiation, par quoi l'homme opère sa régénération, procède à sa réintégration, *le Philosophe inconnu* la définira comme le rapprochement du principe.

Un seul soupir de l'âme humaine qui ne peut vivre que d'admiration démasque la souffrance, pose le diagnostic, pronostique la guérison et prescrit le remède.

De « pensant », l'homme est devenu « pensif », et c'est en quoi consiste essentiellement l'état de pâtiment lié à l'incorporation. La communication immédiate avec Dieu est coupée. Toutes ses pensées lui viennent du dehors. Pour recouvrer sa puissance originelle, il lui faut la médiation des esprits, disait Martines de Pasqually ; nécessaire et suffisante lui est, selon Saint-Martin, la médiation du Christ, au nombre huit.

Mais Adam, quoiqu'il eût péché en sa volonté, ne céda néanmoins qu'à l'insinuation démoniaque : sa pensée resta pure et par ce moyen, il conserva du rapport avec la Divinité dont il ne put être entièrement séparé. (C'est là toute la différence entre son crime et celui des esprits premiers prévaricateurs ; et toute la différence entre leurs sanctions respectives).

Oserons-nous donc affirmer que l'homme est encore un être spirituel ?

Oui, nous reconnaissons authentiquement l'homme comme étant un être spirituel entièrement distinct de la nature, quoiqu'il soit combiné et comme fondu avec cette substance hétérogène ; et nous ne craignons pas qu'aucune proposition contraire puisse renverser les bases sur

¹⁰ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, pp. 47-48.

lesquelles nous avons plusieurs fois appuyé cette vérité dans nos ouvrages¹¹.

Puisque l'homme garde ses droits, à faire valoir, affirmons ensuite qu'il pourrait, par ses efforts, recouvrer son premier état ; mais que ce ne serait qu'après avoir obtenu d'être remis en possession de cette lance qu'il avait perdue, et qui avait été confiée à l'agent par lequel l'homme était remplacé, dans le centre même qu'il venait d'abandonner »¹².

Tombé de 4 à 9, sa remontée ne peut être que de 9 à 4. L'armure impénétrable a été perdue, reste à recouvrer la lance composée de quatre métaux¹³, analogue par ce nombre à l'état perdu, à l'essence divine même dont la miséricorde de Dieu a laissé l'homme conserver la marque, nonobstant le crime.

De ce crime, auquel nous revenons sans cesse car il est le centre des hommes qu'il a décentrés, Saint-Martin, après avoir lu Boehme, finit par attribuer aux hommes issus d'Adam, et en dépit de ses protestations courantes, quelque culpabilité. Le texte apporte une nuance qu'on ne saurait négliger. Il réitère fort opportunément, vers la fin de notre coup d'œil sur le crime primitif, que ce crime excède la fornication.

Quelques-uns ont pensé que le crime du premier homme et de la première femme avait été d'user des droits du mariage d'une manière non conforme à celle qui leur était prescrite par la loi de leur être et par la volonté du Créateur. Avant de s'arrêter à cette idée, il faudrait faire attention à l'état de l'homme actuel. On disait autrefois d'après la doctrine d'une école à moi connue [sc. l'école de Martines de Pasqually] : nous souffrons, nous souffrons sans doute avec justice. Mais si nous souffrons avec justice, il faut donc que nous ayons participé en quelque chose à ce crime primitif, ne fût-ce que par notre adhésion, et par le consentement de notre volonté.

Or, en quoi notre volonté aurait-elle pu être nécessaire, ou plutôt participer à ce crime charnel de la première femme et du premier homme ? N'auraient-ils pas été suffisants pour les commettre seuls sans y faire intervenir le concours d'autres individus séparés d'eux, et dont ils n'avaient pas besoin ? Cela doit suffire pour faire comprendre que le crime en question ne peut être tel qu'on l'avait imaginé. L'état malheureux de la postérité humaine prouvant un concours de sa part dans le premier crime doit faire supposer que ce premier crime était de nature à pouvoir être susceptible d'un concours de plusieurs êtres, et que la plus grande faute de nos premiers parents a été sans doute de

¹¹ *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., p. 20.

¹² *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 37.

¹³ Cf. *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., pp. 35-38

n'avoir pas commis à eux tous seuls la prévarication que nous payons si [sic] aujourd'hui. (Lisez Jacob Boehme et vous n'aurez plus de difficultés sur ces importantes questions)¹⁴.

Déjà, les élus cohen ès qualités n'excluaient pas tout à fait la culpabilité de participation. Le problème est assez délicat pour que certain flottement, chez eux et chez Saint-Martin, s'explique.

« Lorsque le premier homme commit son crime tous les mineurs de son cercle comme étant ses agents y participèrent pour ainsi dire d'une manière, et par là ils ont contracté une souillure. Tous les mineurs qui ont été incorporés de tous ceux qui le seront successivement auront donc pour tâche de se purifier de cette souillure et encore de la tache qu'ils ont contractées par les actes impurs de leur père corporel. Mais s'ils négligent les secours qui leur sont offerts par l'esprit majeur et les intelligences proposées pour l'assister, le diriger, l'inspirer et le fortifier et qu'ils se livrent aux actes de leur volonté impure et aux dérèglements de leurs sens, ils auront encore à expier ces mêmes erreurs, ce qui augmentera leur tache infiniment »¹⁵.

Voilà promise la suite ultime et paradoxale du crime primitif. Sous le synonyme partiel (au cas de l'homme) « réconciliation », la quatorzième leçon aux élus-cohen de Lyon en articule la théorie, les modalités et la pratique.

« Le premier homme, incorporisé après la prévarication dans un corps de matière, mérita par son repentir sa réconciliation et de reconquérir une partie des droits dont il était déchu par son crime. Toute sa postérité peut donc prétendre aux mêmes grâces en prenant le même moyen. Mais la réconciliation de l'homme, tant qu'il est dans son corps de matière, doit être pour le général moins regardée comme une réconciliation que comme un commencement ou une préparation à sa parfaite réconciliation, qui ne peut être opérée qu'après la destruction et la réintégration de sa forme, et après qu'il aura fini son cours dans ces trois passages que nous nommons cercle sensible, visuel et rationnel ; cependant, ce commencement de réconciliation qu'il est en son pouvoir de faire par le bon usage de sa liberté et de sa volonté pendant sa course élémentaire, peut le mettre en état de jouir dès cette vie d'une partie de ses droits en vertu de ses trois facultés puissantes qui sont restées innées en lui. Il en a été revêtu par un décret immuable du Créateur qu'il n'a pu lui retirer sans dénaturer son essence d'être spirituel mineur ; il lui en a suspendu la jouissance parce qu'il s'en est rendu indigne par sa prévarication ; mais la miséricorde du Créateur restitue dès cette vie une

¹⁴ *Mon livre vert*, n° 806 (inédit). (97) *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., p. 20.

¹⁵ B. M. Lyon, Mss. 5490 (4), f. 19 (ap. éd. R.A. des *Leçons de Lyon*).

partie de cette jouissance quand il lui plaît à ceux qui s'en rendent véritablement dignes »¹⁶

L'univers en serait consolé, la société reformée. Emanation et réminiscence, émanation et inégalité des conditions sociales - thème prétexte d'analyser le crime primitif et ses suites -, c'est de l'origine et de l'état présent de l'homme qu'il s'est agi, depuis que la condamnation de la réincarnation par Saint-Martin nous a ouvert le chapitre de ce qu'on peut bien appeler l'ésotérisme de la métempsycose : à savoir quelles vérités cette croyance, selon le Philosophe inconnu, exprime avec une astuce dont il faut tirer parti. Emanation fut le mot clef. Il l'est encore et tandis que la destination de l'homme nous sollicite maintenant. Emanation et réintégration, ce sera le sujet du prochain essai ; la promesse du paradis, en somme.

*
* *

Emanation et réintégration (suivi d'une lettre inédite du Philosophe inconnu)

Fini de regretter, coupables ou innocents à titre personnel, la faute d'Adam et son triste héritage ? Du moins, que ce regret ne soit ni complaisant ni stérile.

L'homme général et particulier se sont avancés en proportion ; à mesure que le chef des mortels est monté, sa postérité est montée aussi et a reçu de plus grandes lumières.

Ce chef des mortels, en s'élevant sur les ailes de l'esprit, a été porté successivement à des degrés toujours supérieurs. L'esprit, à chacun de ces degrés, lui a fait ouvrir de nouvelles portes, d'où sont découlées sur l'homme particulier des grâces nouvelles.

Ces grâces ont été sensibles et terrestres sous la loi de la nature ; elles ont été spirituelles sous la loi écrite ; elles ont été divines sous la loi du Réparateur.

Parce qu'au grand nom du Dieu des Juifs, il a joint la lettre du salut, qui a triplé nos richesses et nous a fait nager dans l'abondance.

Que fait ce chef vigilant, et le plus valeureux des guerriers ? Il va sans cesse à tous les points de son armée, pour sauver sa troupe des mains de l'ennemi qui la poursuit¹⁷.

¹⁶ Du lundi 21 février 1774, éd. R.A.

¹⁷ *L'Homme de désir*, ch. 297, éd. 10/18, pp. 320-321. Mon Livre vert comprend une première version de ce passage. L'amateur de Saint-Martin appréciera sans doute qu'on lui permette la

Les secours ne nous manquent donc pas. A quelle fin ? Ce n'est pas tout que d'être tombés, il faut se relever. Il le faut, dis-je : notre droit et notre devoir. La nature humaine y astreint l'homme, contre la nature ; la foi, l'espérance et la charité l'en persuadent et l'y assistent, dans une synthèse gnostique pour Saint-Martin.

Voici le *sommaire* de ce chapitre : *Il faut commencer tous les cours de philosophie divine par l'étude des facultés aimantes et intelligentes de l'âme humaine, parce que l'âme, ramenée à ses éléments primitifs, se trouve être de la région de Dieu même et que c'est cette âme qu'il a prise pour son témoin, comme la nature est le témoin du manœuvre, le manœuvre le témoin de l'architecte, l'architecte le témoin de la volonté et de la puissance par laquelle il est employé*¹⁸.

Telle est la méthode, une fois de plus ; tel le point initial, telle la conclusion. Essayons de suivre l'auteur qui va développer.

L'émanation et la chute, qui en est corollaire par accident, impliquait, comme d'hier, la réminiscence et, comme d'aujourd'hui, l'inégalité des conditions humaines dont l'ésotérisme particulier explique le crime primitif et ses suites où nous pâtiissons. Où nous espérons aussi. Car, troisième conséquence d'une juste notion de cette réalité de l'émanation qui nous fonde en esprit et en vérité (contrairement à la matière irréal, notre présent corps compris) : comme de demain, la réintégration. De l'origine de l'homme se déduit, en effet, avec certitude quoique dans l'énigme, sa destination. Au départ, selon Saint-Martin, le but est analogue.

Or, l'homme, ce témoin privilégié (seul, il peut connaître, avouer toute la vérité, puisqu'elle est en lui), qu'atteste-t-il en résumé ? Ceci :

Les principales des dépositions de l'homme sont premièrement, [et nous savons ceci, mais répétons - premièrement] que s'il est si évidemment une sainte et sublime pensée de Dieu, quoiqu'il ne soit pas la pensée Dieu, son essence est nécessairement indestructible ; car comment une pensée de Dieu pourrait-elle périr ?

Secondement, que Dieu ne pouvant se servir que de sa pensée, l'homme lui doit être infiniment cher ; car comment Dieu ne nous

comparaison en lui fournissant le second terme. « L'homme général et l'homme particulier se sont avancés en proportion. A mesure que le chef des mortels a monté, sa postérité a monté aussi, et a reçu de plus grandes lumières. Car lorsque le chef a remonté à certains degrés, il a fait ouvrir de nouvelles portes d'où sont découlées sur l'homme particulier des grâces physiques sous la loi de nature, des grâces spirituelles sous la loi écrite, et des grâces divines sous la loi de Jésus-Christ, lequel comme un vigilant général va sans cesse de la tête à la queue de son armée pour sauver sa troupe des mains de l'ennemi qui la poursuit. » (Mon Livre vert, article n° 474, inédit).

¹⁸ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 116.

aimerait-il pas, comment pourrait-il ne pas aimer sa pensée ? Nous nous complaisons bien dans les nôtres !

Troisièmement (et c'est ici la plus importante des dépositions que l'homme nous présente), si l'homme est une pensée du Dieu des êtres, nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même, et nous comprendre que dans sa propre splendeur, puisqu'un signe ne nous est connu qu'autant que nous avons monté jusqu'à l'espèce de pensée dont il est le témoin et la manifestation, et puisqu'en nous tenant loin de cette lumière divine et créatrice dont nous devons être l'expression dans nos facultés, comme nous le sommes dans notre essence, nous ne serions plus qu'un témoin insignifiant, sans valeur et sans caractère. Vérité précieuse qui démontre ici pourquoi l'homme est un être si obscur et un problème si compliqué aux yeux de la philosophie humaine.

Mais aussi lorsque nous nous lirons dans notre sublime source, comment pourrons-nous peindre la dignité de notre origine, la grandeur de nos droits, et la sainteté de notre destination¹⁹ ?

D'abord, l'homme est immortel ; il l'est (pour ne pas nous disperser) en ce qui le constitue essentiellement comme homme : Une autre preuve en faveur de l'homme, c'est que la parole ou le verbe est le germe ou le principe de vie, et que l'homme possède cette parole, ou ce germe et ce principe de vie. Comment donc se ferait-il qu'il pût mourir ? Ce ne serait sans doute que par l'effort d'une autre puissance qui renverserait celle-là. Mais quelle autre puissance y a-t-il que celle de l'être et de la vie même ? On voit donc que l'homme étant dépositaire du principe de la vie et que, rien n'étant au-dessus du principe de la vie, cet être est nécessairement existant et nécessairement indestructible, dès l'instant que la source première lui a fait part de la vie²⁰.

Il faut aller plus loin. Il le faut en telle matière si vitale, puisqu'on le peut. La juste notion d'émanation s'étend outre celle d'immortalité de l'âme. Elle nous dispose à recevoir celle de réintégration ; à qualifier pour ainsi dire, notre immortalité. Et cette qualification la divinisera, de même que l'émanation avait divinisé notre dignité.

Si l'homme est émané de la Divinité, c'est donc une doctrine absurde et impie que de le dire tiré du néant et créé comme la matière²¹. Or, l'homme tiré du néant rentrerait nécessairement dans le néant. Mais, puisque notre être est émané de Dieu, il est fait pour une destination sublime, mais elle ne peut l'être plus que son Principe ; puisque, selon les simples lois physiques, les êtres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils

¹⁹ *Ecce homo*, op. cit., pp. 18-20.

²⁰ « Cahier de métaphysique », op. cit., n° 11. Cf. *Mon Livre vert*, n° 430 et n° 792.

²¹ *Tableau naturel...*, op. cit., 1782, t. I, p. 69.

*sont descendus*²². L'homme, émané de Dieu, doit revenir à Dieu. Sur le chemin, l'homme doit quitter la terre - mourir - et franchir les étapes qui peuvent être nécessaires à sa purification.

Lorsqu'il quitte cette terre, nous verrons que c'est pour toujours et qu'aucune autre de mes existences, qu'aucun autre des modes de mon existence unique, ne m'y localise.

Et Saint-Martin de résumer sa double conclusion :

*Voilà pourquoi [...], l'homme ayant la réminiscence de la lumière et de la vérité, prouve qu'il est descendu du séjour de la lumière et de la vérité*²³.

Mais aussi : *Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les êtres créés et émanés dans la région temporelle, et l'homme par conséquent, travaillent à la même œuvre, qui est de recouvrer leur ressemblance avec leur Principe, c'est-à-dire de croître sans cesse, jusqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les siens en eux*²⁴.

On a dit, et Saint-Martin en a reçu l'écho, que le travail de l'homme consiste en la « restauration ». Soit, mais *pour atteindre à la majestueuse dignité de cette sublime tâche, il faudrait étendre le sens du mot restauration, plus que ne le font communément les instituteurs. Le mot salut même qu'ils mettent si aisément en avant dans leurs instructions religieuses, est un mot sombre, dans lequel l'obscurité qu'il renferme, annule aussi fréquemment la portion de lumière qui s'y trouve ; s'il faut nous préserver ou nous sauver des crimes, ainsi qu'ils nous le recommandent avec raison, il faudrait aussi apprendre à nous sauver de l'ignorance, après nous avoir exhortés à remplir notre cœur de toutes les vertus ; et sûrement nous devrions comprendre au rang de nos droits et de nos devoirs les plus importants, celui de rendre à notre pensée toutes les clartés dont elle est susceptible.*

[...]

*Qu'il rentre, cet homme ; qu'il rentre dans la voie de la lumière qui lui est départie par son origine, et il sentira bientôt renaître tous les trésors de son esprit ; et son cœur aussi bien que sa pensée lui feront connaître complètement, et sans les monopoles des sciences doctorales, ce que l'homme fut, ce qu'il est, et ce qu'il peut être*²⁵.

Saint-Martin, qu'aucune extravagance n'aurait étonné, a jugé bon de préciser, contre je ne sais quel prométhéisme exacerbé, que la

²² *Ibid.*

²³ *Tableau naturel...*, op. cit., 1782, t. I, p. 73.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, pp. 208-209.

destination de l'homme, pour sublime qu'elle soit, ne saurait l'être plus que son principe. (Et il n'a pas craint d'invoquer l'exemple des lois physiques selon lesquelles les êtres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils sont descendus).

Il précise ailleurs, et la précaution nous surprend moins, que la divinisation de l'homme, quand celui-ci aura, s'il fait ce que doit, rejoint son principe, ne signifie pas déification dans l'acception pleine du terme, qui serait blasphématoire et sacrilège.

Les justes seront un avec Dieu. Saint-Martin utilise l'adjectif redoutable. Ils connaîtront tout ce qu'il y a dans Dieu (l'émanation ne nous limite pas aux jouissances divines, mais extérieures à Dieu, du paradis profane). Et Dieu se plaira à leur découvrir ses merveilles. Mais Dieu réservera éternellement pour lui seul la connaissance radicale de tout ce qui opère en lui des merveilles. Ils seront divinisés ; ils ne seront jamais Dieu.

« Ce qui est né de la terre retourne à la terre, mais ce qui a germé d'une semence éthérée, de nouveau retourne vers la voute céleste », enseignait déjà le vieux prophète Empédocle. A « éthérée » Saint-Martin substitue « divine ». Epithète à lire, mais qualité à expérimenter et à appliquer, et à opérer.

A m'appliquer, à opérer sur moi, sans doute, selon la priorité d'une charité bien ordonnée. Mais que serait une charité égoïste, voire égotiste ? L'homme ne peut se prouver qu'il est régénéré qu'en régénérant tout autour de lui. Et comment régénérerait-il quoi que ce soit hors lui-même s'il ne s'était d'abord régénéré ? L'homme est l'homme-Dieu de la terre. La terre, l'univers ne lui est pas plus indifférent ni, sous l'aspect de la réintégration, plus étranger que sa divinisation progressive n'est indifférente à tout.

L'homme est un être chargé de continuer Dieu là où Dieu ne se fait plus connaître par lui-même. Il ne continue point Dieu dans son ordre radical et divin, ou dans son imperméable origine, parce que, là, Dieu ne cesse jamais de se faire connaître par lui-même, puisque c'est là où il opère sa secrète et éternelle génération. Mais il le continue dans l'ordre des manifestations et émanations, parce que, là, Dieu ne se fait connaître que par ses images et ses représentants.

Il le continue, ou, si l'on veut, il le recommence comme un bourgeon ou un germe recommence un arbre, en naissant immédiatement de cet arbre et sans intermède.

Il le recommence comme un héritier recommence son devancier, ou comme un fils recommence son père, c'est-à-dire, en possédant tout

ce qui appartient à ce devancier ou à ce père, sans quoi il ne pourrait pas les représenter²⁶.

L'homme a mission de faire sabbatiser la terre, ainsi qu'il est voué à jouir du sabbat²⁷.

Par l'exercice du culte dont il est le cohen, l'homme est médiateur de la réintégration universelle ; médiateur universel, donc, en même temps que son propre médiateur. A l'image du Médiateur suprême ; en collaboration avec lui. Que dis-je ? en participation avec lui, en s'identifiant, autant que possible, avec le Christ. L'homme-Dieu de la terre est, précisément, et s'il ne trahit pas, un autre Christ.

Cette précision du prêtre entraîne celle de son culte.

Voilà amorcée l'affaire du grand œuvre, la grande affaire en son nœud du grand œuvre qui est la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissance spirituelles divines²⁸, et dont l'émanation impose le principe et fournit le moyen. Ce pourquoi, tandis qu'une section de notre exposé lui est réservée, mémoire en avait place ici.

Mais, après avoir examiné notre vie antérieure et entrevu, du même coup d'œil, ce que nous sommes et notre but - qui en dépendent - , considérons d'assez près notre vie présente, terrestre. Ce sera le thème du prochain article.

*
* *

Lettre de Louis-Claude de Saint-Martin à Nicolas Tournyer publiée pour la première fois

En primeur des textes inédits de Saint-Martin, dont l'initiation a annoncé la récente découverte (1978, p. 42), nous avons la joie de publier ci-après une lettre de Louis-Claude à son cousin, en date du 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803) c'est-à-dire postérieure au Ministère de l'homme-esprit (fin 1801) et quasi contemporaine de la rencontre avec Chateaubriand (27 janvier 1803), deux événements qui y sont évoqués (*).

²⁶ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 166.

²⁷ Sans attendre, je signale le très bel article de Fernande Bartfeld, « Saint-Martin ou le sabbat de la Parole », *Romantisme*, n° 12, 1976, pp. 61-75. Enfin, une universitaire qui comprend le Philosophe inconnu.

²⁸ Titre même, on le sait, du *Traité de Martines de Pasqually*.

(*) Je suis en mesure de préciser, identifications faites, que les lettres mentionnées dans l'annonce précédente sous le n° 1, sont de et à Vialette d'Aignan ; que le Recueil de pensées (n° 2) est une version plus complète du fameux. Carnet d'un jeune élu cohen ; que la version du Traité de la réintégration des êtres (n° 3) est nouvelle ; que les remarques sur l'édition des Œuvres posthumes sont de Cartier et non pas de Tournyer, contrairement à ce que j'avais cru d'abord ; enfin que la lettre de Mgr de Conzié (et non pas « Congié »), archevêque de Tours depuis 1775, est adressée à Claude-François de Saint-Martin et non pas à son fils. Comme elle traite d'une affaire d'intérêt tourangeau, c'est à M. Bernard Girard, historien de Chanteloup, que le soin de la publier a été confié.

Le 3 pluviôse.

Bonjour cousin. Il est bien tems que je réponde à votre lettre du 19 frimaire. Je desirerois que tout le monde eût vos yeux pour mon ouvrage. Mais je ne l'ai jamais espéré. Je crois bien qu'il ne restera pas tout à fait en arrière. Seulement il ira lentement ; cependant l'effet qu'il fera soit pour, soit contre ne sera pas indifférent. Je vois des gens du monde, très instruits qui le goutent beaucoup, sauf quelques bagatelles qui les offusquent comme vous, telles que mes réflexions sur les arbres des Thuilleries. J'en sçais d'autres qui remplis de fanatisme, et étant à cheval sur la lettre des Ecritures, et sur les s^{ts} pères, ne me regardent absolument que comme l'antechrist. Les journaux qui l'ont annoncé n'en ont point donné d'analyse. Je sçais qu'ils cherchent quelqu'un qui leur en fournisse une ; mais la plupart de ceux à qui ils s'adressent se récuse, ne se croyant pas en état ; et moi je reste en repos au milieu de tout cela, laissant faire à la Providence. On m'a dit que Chateau-Briant l'avoit lu, et qu'il avoit très bien pris tout ce que j'avois dit à son sujet. Nous devons lui et moi diner ensemble jeudi prochain chez l'ami commun qui m'avoit fait parvenir son ouvrage, et qui lui a fait parvenir le mien. Nous verrons ce que cela produira. Ce sera la première fois que nous nous verrons - L'édition de mes pensées détachées n'est pas encore commencée, je n'ai pas pu joindre le libraire, et puis je profite de ma vacance, depuis la publication du *Ministère*, pour me livrer à mon propre avancement, car je ne puis faire qu'une chose à la fois. Mon chemin se fait, grâce à Dieu, délicieusement de cette manière. Quoique je reçoive souvent des choses pretieuses dans ma route, je ne note rien. Je laisse cela se fortifier sur sa tige, pour ne pas couper mon blé en herbe. Mais je pressens qu'avant peu il y en aura assez de mûr pour que je songe à faire encore quelques récoltes ; et même j'aurois peut-être déjà commencé, si je n'étois pas persuadé que je ne perdrai rien pour attendre. Il ne s'agiroit rien moins que de traiter de ce qu'on pourroit appeler les fonctions analytiques de l'éternité dans le tems, sans que toutefois je sois encore déterminé pour ce titre ; et je ne puis vous dire tout ce que cette mine immense a déjà

offert à mon esprit. Cet objet est infiniment plus vaste que celui du *Ministère* qui embrasse particulièrement l'homme, au lieu que l'autre embrasse particulièrement le principe éternel dans ses diverses actions sur le cercle des choses temporelles et spirituelles. Priez Dieu, cher cousin, pour que je ne fasse sur cela que ce que je dois faire - Vous aurez vu peut-être dans le *Journal des Débats* d'aujourd'hui la conjecture de La Place sur les pierres tombées du ciel il m'etoit venu depuis qu'on en parloit ici l'idée d'une gayté. Je l'ai même déjà fait courir verbalement depuis plus de quinze jours. Je pretendois que ce n'etoit point des pierres ; mais que la lune étant très avancée en âge, il ne lui restoit que quelques dents, et que comme il avoit fait très froid, elle s'etoit enrhumée, et qu'en toussant elle avoit craché quelques-unes des dents qui lui restoient ; que si c'etoit des pierres volcaniques lunaires, elles nous viendroient en plus grand nombre ; qu'ainsi mon explication valoit mieux que celle de La Place. Mais je me contente de rire un moment sur tout cela. - Dites, je vous prie, à M^{de} Coësdon que Durosay est retourné il y a quelques jours chez M^r Formé, et ne l'a point trouvé. Je serai bien aise aussi que vous confériez avec Dangé sur mes peupliers de Bleré. On m'assure qu'ils reviendront mal si on ne les replante pas à neuf ; et que si la main d'œuvre n'etoit pas chère, les souches qu'on arracherait rendraient assez de bois pour que même il y eût de quoi payer ces frais et ceux de plantation, et qu'il auroit encore du reste. Il est possible qu'il n'y ait pas à tout cela un mot de vrai. Voilà pourquoi je vous engage à tenir avec Dangé un conseil d'Etat. Dites aussi un petit bonjour à la cousine, de ma part ; je suis bien aise qu'elle ait un curé qui soit estimé ; je la remercie des détails flatteurs qu'elle me fait dans sa lettre. Je lui écrirai peu de temps après mon diner avec Chateau-Briant, et je lui en ferai les détails en la priant de vous les communiquer. Adieu cousin, ora pro nobis.

[Non signé].

P.S. - J'oubliais de vous dire que j'ai la soixantaine depuis quelques jours et que j'en suis dans la joye de mon âme. Il me semble être déjà sevré de ce monde terrestre si extraligné et si ténébreux.

A Monsieur / Monsieur Tournier / près la porte Hurtaut / A *Amboise* / Indre et Loire

*
* *

1. UNE VIE, UNE MORT... ET APRES ?

Une vie, une mort

Il n'y a qu'une vie terrestre et Saint-Martin repousse la théorie de la réincarnation. Une vie terrestre, et donc une mort physique, une seule, à la terre.

Mais il y a une vie terrestre. C'est une vie en situation diminuée puisque nous y sommes incorporisés charnellement. Mais nous y pouvons, nous y devons, afin qu'elle ait un sens, acheter notre billet d'entrée pour les régions supérieures. Or, mieux vaut, remarque plaisamment Saint-Martin, ne pas attendre le dernier moment, où les portes du théâtre vont s'ouvrir, car il arrive qu'alors les billets manquent. En tout cas, le temps perdu ici sera récupéré là-bas.

La vie terrestre est la matrice de l'homme futur. De même que les êtres corporels apportent sur cette terre la forme, le sexe et les autres signes qu'ils ont puisés dans le sein de leur mère, de même l'homme portera dans une autre terre, le plan, la structure, la manière d'être qu'il se sera fixés lui-même pendant son séjour sur celle-ci.

Ce progrès ne peut consister qu'en une dématérialisation et une recentration, puisque la chute d'Adam, dont nous supportons les conséquences, a extraligné, excentré l'homme en le condamnant à revêtir un corps de matière. Dès lors, fut enjoint non pas d'accumuler, mais de rassembler comme en faisceau un ensemble de lumières et de connaissances qui formât et embrassât tout à la fois une sorte d'*unité*. Le corps est replié dans l'utérus, il se déploie au maximum à l'âge adulte, il doit s'affaïsser quand approche la mort, sa mort qui est annihilation. Les enfants dorment tant et les vieillards si peu : en voilà le symbole.

Si l'homme suivait la loi de sa vraie nature, la mort biologique, c'est-à-dire la séparation de l'âme et du corps (y compris le principe igné, ou vital), se produirait comme de soi. Saint-Martin évoque l'image du fruit qui quitte naturellement son enveloppe. A l'extrême, l'homme qui a entretenu son propre feu et l'a augmenté d'un feu supérieur, quand son âme se sera évadée de son corps, celui-ci disparaîtra sans délai. Son feu ne demeurera pas un instant attaché aux ruines de sa forme corporelle, qui aura, de ce fait, perdu le principe même de son existence temporaire et illusoire (ce qui est un pléonasme). Il s'élèvera aussitôt dans les régions célestes : c'est le char d'Elie, c'est Hénoch enlevé.

La mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage. Nous y échangeons des chevaux fatigués pour des chevaux frais.

Heureux événement, pour qui, du moins, y est prêt. Saint-Martin, qui tâchait à se préparer depuis son enfance, adore la mort.

Il importe au sage d'être convaincu que ce monde-ci n'est que comme une traduction du monde invisible. Il ne pourra alors, en dépit des frayeurs de sa sensibilité, que se réjouir, quand il verra s'approcher le moment du texte. Car c'est une vérité générale, observe Saint-Martin, que les textes sont préférables aux traductions.

Mais il reconnaît que, hormis des cas exceptionnels, éliques en somme, si la mort est douce, son mode ne l'est pas. Voici pourquoi.

Lorsque l'homme a passé de la région supérieure dans la région terrestre, il est devenu sujet à la mort naturelle qui était en effet une suite de son égarement. La justice suprême, en lui infligeant cette peine, était bien éloignée de la rendre inutile ; et l'homme-esprit qui subissait fructueusement cette condamnation ne faisait que rentrer dans la mesure dont il était sorti, de façon qu'il pouvait regarder plutôt sa vie matérielle comme la pénitence de sa faute, et sa mort comme sa délivrance.

Mais cette région terrestre l'exposant à de nouveaux crimes, à mesure que ses rapports s'étendaient sur la terre, la justice suprême fut obligée de resserrer pour le coupable l'intervalle qui lui était donné pour son expiation, et c'est alors que la mort devenait un châtiment pour lui, comme étant prématurée, et comme le livrant à une situation plus pénible comme homme-esprit, que celle d'où on l'arrachait par le supplice ; néanmoins cette justice ne le pouvait point perdre de vue pour cela ; et comme les lois divines sont vivantes et qu'elles ne peuvent même, en donnant la mort, se séparer de la vie qui les accompagne, nous ne croirons point nous égarer en pensant que le coupable, qui payait ses crimes de sa vie animale, et qui entrait dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, ne put aussi, en y entrant avec résignation, en espérer le terme et jouir enfin de vivifiantes compensations divines.

Dans le premier exemple, l'homme-esprit était puni par la privation ; dans le second exemple ou dans l'état qui suivait la mort corporelle du coupable, l'homme-esprit était puni par la molestation ; mais ces deux punitions étant divines, elles ne pouvaient avoir que l'amendement de l'homme-esprit pour objet, et non pas sa destruction, qui est impossible ; et dans tous ces cas, la main suprême pouvait toujours rendre au coupable beaucoup plus qu'elle ne lui avait ôté²⁹.

²⁹ *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., pp. 79-81, Saint-Martin poursuit ainsi : *Or, pour exécuter ces terribles jugements, la justice suprême n'employait pas toujours immédiatement les fléaux physiques et les puissances de la nature ; mais souvent pour voiler sa marche, elle confiait son droit à la voix et à la main de l'homme, qui, alors, se trouvait légitimement et efficacement pourvu de tout ce que nous appelons le droit de vie et de mort sur ses semblables et qui, ne l'exerçant que par*

La métempsycose morale est le tableau des différents états intellectuels par lesquels l'homme passe pendant sa vie, et qu'il doit garder après sa mort³⁰. Car la mort ne change pas la nature de l'homme.

La mort est le point où viennent frapper tous les hommes. Mais l'angle d'incidence étant égal à l'angle de réflexion, ils se trouvent tous, après la mort, au degré où ils étaient auparavant, soit en-dessus, soit en-dessous³¹. Aussi, les hommes portent dans le monde invisible les habitudes et les manières d'être qu'ils ont eues dans celui-ci ; cette vérité se réalise même ici-bas, où nous voyons que les hommes qui passent de l'illusion aux véritables connaissances y conservent leur premier caractère³².

D'où s'ensuit une double instruction sur l'au-delà et sur la vie présente, qui sont dans une continuité, Ne croyons pas que les joies de l'âme ne soient qu'en chimères, et que ces biens que nous lui acquérons dès cette vie soient en pure perte. L'âme ne change point de nature en quittant ce corps mortel. Elle conserve les mêmes penchants que dans cette vie. Si elle s'est livrée au mal, elle en reçoit sa punition en s'y plongeant davantage. Si elle a aimé le bien et qu'elle ait éprouvé quelque fois les délices secrètes que donne la vertu, elle les goûtera avec encore plus de sensibilité. Elle sent quelquefois ici-bas des ravissements causés par la contemplation des choses qui sont au-dessus d'elle. Il lui semble que rien sur la terre ne peut lui causer le même plaisir ; il lui semble même que les plaisirs terrestres n'existent pas. Elle peut s'attendre aux mêmes transports dans la région supérieure ; bien plus, elle peut compter sur des joies sans mesure et sur des délices sans interruption quand cette crasse matérielle ne brouillera plus sa pureté. S'il est ainsi, ne négligeons pas la vie. Plus nous aurons soin de notre âme ici, mieux nous nous en trouverons ailleurs³³.

Par la même raison, le suicide - cas limite - est à la fois des plus coupables et des plus inefficaces. Les hommes impurs peuvent être séparés de leur corps, sans être pour cela séparés de leur âme sensible, puisque, selon les principes précédents, si leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'est qu'apparent pour leur être intellectuel, ils doivent être, après qu'ils se sont délivrés de ce corps, ce qu'ils étaient pendant qu'ils y étaient renfermés.

ordre et d'après des lumières qui n'étaient point humaines, se trouvait à l'abri de tout reproche (pp. 81-82).

³⁰ *Pensées mythologiques, n° 4, loc. cit., p. 20.*

³¹ *Mon Livre vert, n° 8.*

³² *Mon Livre vert, n° 25.*

³³ *Mon Livre vert, n° 582.*

Si c'était donc la faiblesse à supporter les douleurs ; si c'était le poison des vices et les vapeurs du crime qui leur rendraient la vie corporelle insupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur situation intellectuelle ; ils sont encore rongés par les mêmes poisons ; ils ont encore les mêmes vapeurs à respirer, les mêmes langueurs à subir ; « en un mot, ils sont comme ces fruits peu mûrs et déjà gâtés, dont la qualité malsaine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, et qui, recevant par là plus immédiatement l'action de l'air, ne font que se corrompre davantage ».

En outre, l'homme pouvant se souiller de plusieurs crimes pendant sa vie, et s'identifier avec une multitude d'objets contraires à son être, il doit, après la mort, éprouver successivement toutes les impressions relatives à ces objets ; il doit se nourrir encore des affections et des goûts qui lui ont paru les plus innocents pendant sa vie, mais qui, n'ayant point à lui offrir un but solide et vrai, laissent son être dans l'inaction et le néant.

Ce sont toutes ces substances étrangères qui sont alors le tourment du suicidé, comme de tout autre coupable privé de la vie ; « et peut-être trouverions-nous ici quelque explication du système de la métempsychose, dans lequel les hommes, après leur mort, sont encore liés à différents objets élémentaires, et même sont transformés en plantes et en vils animaux ; expressions qui ne sont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont l'homme a fait ses idoles sur la terre » : car qui sont ceux dont l'être, après la mort, sera assailli par les tourments et les illusions de leur âme sensible ? Enfin, qui seront ceux dont l'être vivra sensiblement, quoique séparé de leur corps ? Ce seront ceux qui ici-bas auront vécu séparés de leur être ?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le suicide se précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'eût-il commis que ce seul crime, s'expose sans doute à des pâtements plus effrayants, que s'il y fût arrivé avec les forces acquises dans la région visible par sa constance à cultiver les facultés avec lesquelles il devait y combattre. Il est semblable à un prisonnier, qui, pour se remettre en liberté, démolirait sa prison par les fondements, et la ferait s'écrouler sur lui³⁴.

³⁴ *Tableau naturel...*, op. cit., t. I, pp. 97-99. Le thème du suicide a, me semble-t-il, séduit l'intelligence de Saint-Martin et fasciné son imagination. De se tuer soi-même lui paraît propre à l'homme, et il en a éprouvé la tentation personnelle.

Un article inédit de Mon Livre vert ramasse sa double position : Les troubles intérieurs spirituels ne portent point à la mort parce qu'ils tiennent au-dessus du corps. Les prophètes et les vrais sages ont beaucoup souffert. Ils ont souvent désiré la mort ; aucun ne se l'est donnée. Il n'y a que les peines

L'exemple du suicidé l'a fait pressentir, eût-on oublié la métaphysique : Pour chacun, la destinée post mortem se conformera au principe général de la vie universelle ; balance et compensation. L'on est puni, dirait le vulgaire, par où l'on a péché. Et dans la mesure où l'on a péché, L'évangile nous fait assez entendre que plusieurs auront eu leur récompense en ce monde et que, par conséquent, ils en auront peu à attendre dans l'autre. Cet arrêt qui paraît si juste et si peu cruel, quoiqu'il soit sévère, a plusieurs degrés qu'il est bon de ne pas confondre. Il est des hommes qui auront reçu ici-bas leur récompense toute entière ; d'autres qui n'en auront reçu que la moitié, d'autres le quart, et ainsi de suite. C'est donc la mesure des récompenses reçues dans ce monde-ci qui règlera celles qui nous seront refusées ou accordées dans l'autre. Et d'après cela que l'on voye à quoi doivent s'attendre les riches et les heureux de la terre ?³⁵

Point de réintégration complète, point de réintégration, au sens exact, c'est-à-dire plein, avant qu'elle ne soit celle de tous les êtres - entendons de tous les êtres réintégrables, et réservons la question de savoir si tous les êtres sont tels. En toute hypothèse et quant à la réintégration, extension et compréhension vont de pair. Mais, dans l'attente de la fin, il est, pour les justes, un état de béatitude relative. Peu, très peu y accèdent d'emblée, car peu, très peu sont les justes. Les méchants doivent être punis, les médiocres purifiés : voilà quasiment réinventés, ou plutôt perçus dans leur ésotérisme, enfer et purgatoire.

L'enfer

Tout est vrai dans l'unité. Tout ce qui est coéternel avec elle est parfait. Tout ce qui s'en sépare est altéré ou faux.

Rien n'est faux dans la décade prise collectivement. Prise abstractivement, rien n'est vrai en elle que ce qui se trouve avoir une liaison médiate ou immédiate avec l'unité. [...] Voilà pourquoi Swedenborg (*Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, t. II, p. 78 et 79) dit, n° 512, que ceux qui se précipitent dans l'enfer ne passent pas le troisième état de l'homme après la mort et ne subissent que les deux états qui suivent la dissolution corporelle, c'est-à-dire la condamnation et la douleur³⁶.

Avec Swedenborg, c'est une rencontre (assez rare d'ailleurs chez Saint-Martin pour qu'on la remarque). Car le Philosophe inconnu a appris en qualité de coën : l'homme qui, en quittant sa forme, est uni par ses

sensibles qui nous dépravent au point de nous faire ramper sous le joug et nous engagent à nous en délivrer. Mais quelle méprise ! (n° 231).

³⁵ *Mon Livre vert*, n° 857.

³⁶ *Des Nombres*, op. cit., § X, éd. 1843, pp. 36-37.

souillures abominables, par son orgueil, son incrédulité, avec le mauvais principe, qu'il en a été l'agent vis-à-vis de ses frères, va dans l'abîme, où il porte sa pensée et sa volonté mauvaise pour y souffrir la privation de tous biens et s'y uni dans le centre de l'unité mauvaise jusqu'à la fin des temps³⁷. Mais la « fin des temps », est-ce la fin du temps, c'est-à-dire l'instant où l'univers matériel sera dissous ? Ou bien est-ce façon de dire l'éternité ? Question réservée de l'apocatastase.

Deux exemples, assez privilégiés car ils impliquent, au plan matériel et au plan moral respectivement, le comble de la perversion, deux exemples de l'analogie qui attache la peine au crime : la luxure et le philosophisme.

L'homme impur, soit éveillé, soit endormi, ne peut pas être bien environné ; d'ailleurs, nous nous animalisons en nous livrant à la luxure. Or, en nous livrant ainsi à la région des formes animales sans nombre qui tiennent par leur source et leur germe à notre propre éros, nous nous exposons à ce que nos teintures soient configurées par la première de ces formes qui se présente et par la puissance corrompue qui lui est correspondante. Ces configurations peuvent n'être qu'en germe pendant notre vie. Après notre mort, elles développent tous leurs caractères. Quelle force ne faudrait-il donc pas à l'âme pour repomper toutes ces substances égarées de leurs véritables canaux, pour dissoudre les faux germes et les formes fausses qu'elles auraient pu produire et pour les remettre dans leur état de productions régulières ? Peut-être cela serait-il encore possible pendant la durée de notre vie, soit pour nous, soit même pour nos semblables, si nous savions user bien courageusement de nos forces. Mais après cette vie, cette possibilité ne nous sera plus accordée, parce que nous serons liés directement à la source mauvaise que nous aurons ouverte, à moins que, lorsque c'est la main divine elle-même qui se charge de la punition, elle ne se charge aussi de la miséricorde. Au lieu qu'aujourd'hui notre corps matériel nous sert encore de rempart par intervalle et que, si, d'un côté, nous nous lions par nos luxures à la source impure, de l'autre nous sommes toujours un peu liés à la source pure³⁸.

Second exemple : celui de la raison pervertie, et de son sort.

Il se pourrait bien qu'un jour à venir tous les docteurs et savants philosophes qui n'ont employé leurs efforts et leurs lumières qu'à égarer l'homme et à lui dérober la raison fussent mis dans l'autre monde au pilori de la raison, comme on met ici-bas au pilori civil les filous et fripons qui ont dérobé dans la société civile et qui en ont troublé l'ordre.

³⁷ B.M. Lyon. Ms. 5.940 (n° 4), f° 22.

³⁸ Fragments de Grenoble, n° 2, *L'Initiation*, avril-juin 1962, p. 85.

On ne les fera pas mourir là comme on fait ici-bas pour un simple vol. Primo, parce qu'on ne peut pas mourir dans cet ordre supérieur, si ce n'est dans ses facultés. Secundo, parce que si l'on y mourait, on ne serait plus dans le cas de pouvoir rien réparer ni de satisfaire à la justice. Mais on y sera fustigé, fouetté et marqué, on y sera envoyé aux galères limitées ou perpétuelles, on y sera promené dans les rues avec toutes les marques de l'infamie les plus propres à exciter la dérision des passants et des spectateurs. C'est bien la moindre chose à laquelle doivent s'attendre tous ces filous de philosophie qui auront attrapé les hommes à qui mieux mieux ; d'autant que, comme les filous de matière, ils auront pris ici-bas tous les dehors de l'honnêteté pour inspirer à leurs dupes une entière sécurité, au moyen de laquelle ils pouvaient les séduire et les voler avec plus de confiance³⁹.

Pourtant, ne nous attardons pas sur les châtiments spéciaux de certains crimes ; ceux-ci, quand il s'agit des damnés, procèdent d'un crime radical, ou le traduisent partiellement, qui est analogue lui-même au crime primitif et la peine s'en trouve qualifiée : peine du dam, ainsi que parlait la théologie scolastique ; peine des hommes maudits de même que des premiers maudits, les anges rebelles.

Outre les perversions, ceux qui se sont unis au pervers par excellence seront punis comme lui⁴⁰. Sans doute a-t-on vu que le crime de l'un et de l'autre différait dans sa gravité selon que leur inspiration respective différait : endogène chez Satan, exogène chez Adam.

Il est vrai néanmoins de dire que le crime de l'un et de l'autre [sc. de Satan et d'Adam] ne se punit que par la privation, et qu'il n'y a de différence que dans la mesure de ce châtiment, Il est bien plus certain encore que cette privation est la peine la plus terrible et la seule qui puisse réellement subjuguier l'homme. Car on a eu grand tort de prétendre nous mener à la sagesse par le tableau effrayant des peines corporelles dans une vie à venir ; ce tableau n'est rien quand on ne le sent pas. Or, ces aveugles maîtres ne pouvant nous faire connaître qu'en idée les tourments qu'ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d'effet sur nous.

Si au moins ils eussent pris soin de peindre à l'homme les remords qu'il doit éprouver quand il est méchant, il leur eût été plus facile de le toucher, parce qu'il nous est possible d'avoir ici-bas le sentiment de cette douleur. Mais combien nous eussent-ils rendus plus heureux et nous eussent-ils donné une idée plus digne de notre principe, s'ils eussent été assez sublimes pour dire aux hommes que ce principe étant

³⁹ *Mon Livre vert*, n° 791 (inédit).

⁴⁰ Cf. *Œuvres posthumes...*, op. cit., t. II, pp. 200-201.

amour, ne punit les hommes que par l'amour, mais en même temps que n'étant qu'amour, lorsqu'il leur ôte l'amour, il ne le leur laisse plus rien⁴¹.

Le culte assidu de Satan ne compensera-t-il pas, dans une proportion faible, certes, mais que ses adeptes ne sauraient négliger, l'absence de Dieu ? Ce serait s'abuser que de le croire. Le père du mensonge n'engendre que le déséquilibre, divine est la compensation. Cette sujétion figure, au contraire, à l'article « Supplice des réprouvés ».

Supplice des réprouvés

Jérémie XVI, 3 : Ejiciam vos de terra hac in terram quam ignoratis vos et patres vestri ; et servietis ibi diis alienis die ac nocte qui non dabunt vobis requiem. [Je vous ferai sortir de cette terre pour une terre que vous, et vos pères, ignorez et, là, vous servirez nuit et jour des dieux étrangers qui ne vous donneront aucun repos.] Rien n'est dur comme le service qu'exige notre ennemi de ses adhérents. Voyez sur la terre la dureté des princes despotes envers leurs sujets et leurs esclaves. Ce ne sera encore rien en comparaison de ce qui se passe entre les êtres vifs habitants le royaume de l'iniquité⁴².

De telle sorte que les fautes et les prévarications que les hommes commettent dans ce monde ne sont pour ainsi dire que des fautes roturières. C'est dans l'autre monde où sont les prévaricateurs de qualité⁴³.

Mais, dans l'enfer même, l'homme ne demeure pas immobile, il peut aller et venir, du moins selon la tradition des élus coëns que Saint-Martin a épousée une fois pour toutes. L'enfer de la fable et, pour ainsi dire, l'enfer de toutes les religions est sans activité. Les postes y sont fixés, sans pouvoir y éprouver ni relâche ni accroissement de peines. Il en est de même, à peu près, du purgatoire des chrétiens, excepté que l'on peut en sortir et y éprouver des adoucissements. Il n'y a qu'une seule tradition à moi connue où il y ait, pour ces diverses régions, des degrés d'accroissement, des degrés d'ascension et de descension ; et ce sont ces divers degrés qui montrent combien tout est actif et combien tout est plein dans cette tradition⁴⁴.

Selon le degré des affres, Saint-Martin distingue trois cercles de l'enfer : l'enfer passif ou l'enfer divin, l'enfer actif, enfin le dernier

⁴¹ *Des Erreurs et de la Vérité*, op. cit., pp. 39-40.

⁴² Pensées sur l'Écriture sainte, n° 41, *L'Initiation*, avril-juin 1964, p. 83

⁴³ *Mon Livre vert*, n° 914 (inédit). L'article se termine ainsi : Nous en devons dire autant des vertus et des lumières dont nous pouvons jouir ici-bas. Ce n'est qu'un reflet obscur et ténébreux du grand foyer de l'amour et de l'intelligence qui brille dans toutes les sphères supérieures et qui a son siège au milieu même du temple de l'Éternel.

⁴⁴ *Pensées mythologiques*, n° 22, loc. cit., p. 50.

abîme⁴⁵. Et il rapproche, sous le rapport de la division, demeures infernales et demeures célestes.

Demeures infernales et demeures célestes

Et eruisti animam meam ex inferno inferiori. Ps. LXXXV, 13. [Et tu as tiré mon âme de l'enfer le plus bas.] Cet enfer inférieur, dont David dit que le Seigneur a retiré son âme, annonce qu'il y a plusieurs degrés dans les demeures infernales. Il y en a aussi plusieurs dans les demeures éternelles et célestes. Partout, balance et compensation⁴⁶.

Partout balance et compensation, partout graduation ; et donc, autant qu'en enfer et au ciel à venir, dans ce lieu multiple et divers de purification et d'attente, dans ce « purgatoire » que nous apercevrons maintenant, Saint-Martin restant notre guide.

Le purgatoire

Il n'y a pas de bâtons sans milieu, les Anglicans ont raison d'admettre, avec l'Eglise romaine, cette évidence⁴⁷. Il faut un intermède aux deux extrêmes, la condamnation et le salut⁴⁸. De plus, Jean, III, 13 (« Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme ») fournit une base scripturaire suffisante, et complémentaire des autres arguments, à la croyance en un purgatoire⁴⁹.

En un sens, la vie de ceux qui ont vécu à la surface d'eux-mêmes recommencera⁵⁰.

⁴⁵ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 175 ss.

⁴⁶ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 13, *L'Initiation*, janvier-mars 1963, p. 26.

⁴⁷ *Mon Livre vert*, n° 887 (inédit).

⁴⁸ *Mon Livre vert*, n° 437 (inédit).

⁴⁹ Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit. n° 1.

⁵⁰ Je joins ici la dernière des notes recopiées sur un petit recueil commencé et non fini, et que j'ai fondu dans toutes mes diverses collections. Ce n'est point par sa nouveauté que je la conserve, c'est par l'usage où je suis de conserver tout ce qui me vient dans la pensée. Voici cette note.

Les hommes qui ne vivent qu'à la surface n'ont que de petites peines et de petits plaisirs ; ils sont aussitôt consolés qu'affligés, aussitôt affligés que consolés, Ce ne sont que des figures d'homme. Aussi faudra-t-il que la vie de ces hommes-là recommence lorsqu'ils auront quitté cette région visible et apparente, puisqu'ils n'auront vécu pendant le temps qu'ils l'auront traversée, et c'est ce prolongement de temps qui fera leur supplice, parce que la combinaison de leurs substances ne sera pas dans une mesure si douce et si harmonieuse que dans ce monde où tout est dans des proportions de miséricorde et de salut. (*Mon Portrait ...*, op. cit.; n° 404).

Se référant expressément à cet article du Portrait, Adolphe Franck propose le commentaire suivant : « Pour les hommes de cette catégorie (ceux qui ne vivent qu'à la surface), Saint-Martin croit à la nécessité de la métempsycose. » (*La Philosophie mystique en France à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, G. Baillièrre, 1866, p. 192.) Mais non ! Saint-Martin précise bien que la vie de ces hommes devra recommencer « lorsqu'ils auront quitté cette région visible », c'est-à-dire dans une région invisible ; et encore que le « prolongement de temps qui fera leur supplice », ils le subiront ailleurs que « dans ce monde ».

Il serait bien malheureux pour l'homme qu'après avoir passé par les misères de la vie, cela fût encore à recommencer, et tel est le sort de ceux qui se croient à leur place sur la terre. Car qui est-ce qui sera assez fort pour avoir ainsi touché cette boue sans se salir ?⁵¹

*
* *

Salie en participation de la salissure primitive, et d'autant plus salissante, l'âme humaine projetée une fois pour toute dans un corps de matière finira toujours par en sortir une fois pour toutes. Mais dans quel état ? Sale, à très peu d'exceptions près. Inapte donc au repas nuptial.

Posons avec Saint-Martin le principe d'un lieu, qui sera très subdivisé, de purgation : Une période est nécessaire pour réparer tout désordre⁵². Même au sortir de l'enfer (puisqu'en tout état de cause, il est des lieux infernaux où la détention n'est pas perpétuelle), un dernier nettoyage s'impose, cette toilette que tous les hommes passés sur la terre, ou presque, ont à souffrir mais dont ils bénéficient.

Précisons : Après avoir été délivré - d'où que ce soit - il faut encore le temps de se corriger et de se purifier. Voilà pourquoi, en cessant d'être damné, on n'est pas sauvé pour cela. Voilà pourquoi il y a deux jugements dans l'Apocalypse⁵³.

L'autre monde est le véritable hôpital de celui-ci⁵⁴. C'est ce qui m'a fait penser quelquefois, commente Saint-Martin, combien il est inutile de chercher à guérir ici-bas ceux qui ne veulent pas se guérir eux-mêmes. Il y a sur eux une croûte qu'ils épaississent journallement par leur volonté ténébreuse et opiniâtre : il faut donc les renvoyer à la grande lumière pour qu'ils s'aperçoivent de leur erreur, et pour que cette croûte épaissie se dissolve à l'ardeur du feu dévorant⁵⁵.

Ceux qui sortent de la terre entrent donc dans une nouvelle purification⁵⁶ : peut-être enfer puis purgatoire, quasi sûrement purgatoire.

Faut-il justifier l'emploi de ce dernier terme ? Si Charles de Hesse tenait le purgatoire pour le « masque » que les prêtres ont donné à la

⁵¹ *Mon Portrait ...*, op. cit., n° 160.

⁵² *Rapports spirituels et temporels de l'arc-en-ciel*, ap. *Œuvres posthumes*, op. cit., t. II, p. 250.

⁵³ *Mon livre vert*, n° 361, ap. *Œuvres posthumes*, op. cit., t. 1, pp. 298-299, n° 158.

⁵⁴ *Mon portrait...*, n° 753.

⁵⁵ *Ibid.* Le feu dévorant de l'enfer ne ferait-il donc qu'un avec la grande lumière ? Sagesse populaire et sagesse divine s'entendent pour répondre oui et comment : Qui aime bien châtie bien, et le Christ est, selon la tradition, le vrai Lucifer.

⁵⁶ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 124, *L'Initiation*, juillet-septembre 1965, p. 178.

« rotation des âmes », Saint-Martin, à l'inverse, tient la rotation, et particulièrement son aspect de métempsychose, de réincarnation disions-nous, pour le masque (quoiqu'il ne reprenne pas ce terme) du purgatoire. Le Philosophe inconnu réinvente ou, si l'on préfère, rend intelligible, à partir de ses prémisses doctrinales, l'image populaire et même l'idée exotérique du purgatoire (lequel n'a d'ailleurs jamais été précisément défini, sauf quant à son existence et à sa fonction, par le magistère catholique romain). Jean de Turkheim voyait juste quand, en référence au prince allemand, il écrivait à Jean-Baptiste Willermoz : « Vous enseignez du reste tous deux le besoin d'une expiation ou purification, avant de pouvoir soutenir la présence de Dieu : lui y arrive par la rotation, vous par la purgation. » Et d'ajouter avec raison, me semble-t-il, et en accord objectif avec Saint-Martin : « Je ne vous dissimule pas que votre mode me plaît mieux, dégagé de ce que l'intérêt des prêtres y a ajouté » - ombre de la querelle des indulgences - « et que plusieurs protestants des plus éclairés et des plus religieux y croient aussi »⁵⁷... . ô sublime mystique Pierre Poiret ! ô saint pasteur Jean-Frédéric Oberlin !

Les hommes impurs peuvent être séparés de corps sans être pour cela séparés de leur âme sensible ; ils souffriront après la mort et pour leur purification, de rester attachés au culte des idoles qu'ils auront adoré sur cette terre, à leurs goûts ignobles, à leurs vices. Ce sera leur enfer ou leur purgatoire selon le cas, selon le temps ; la punition étant, ça et là, analogue au péché. En vue de la purification toujours.

Ainsi, comme il faut que nous soyons punis par où nous avons péché, il se pourra que dans la vie future, ceux qui ici-bas se seront trop livrés à ce que le monde appelle de l'esprit soient tourmentés par une pénible surabondance de ce même esprit, et qu'au lieu de participer aux jouissances de l'âme et du sentiment de leur être divin, ils soient sans cesse aiguillonnés par des vapeurs légères et aiguës dans lesquelles notre pensée s'évapore aisément quand nous lui laissons trop constamment poursuivre celle carrière attrayante, mais plus illusoire que vraie et plus précieuse que solide⁵⁸.

Le purgatoire a, comme l'enfer, des régions. Là aussi, on ne se met point en route d'un relais pour la course suivante sans que les comptes aient été soldés. Ce sont, ça et là, *les divers degrés de la grande série que*

⁵⁷ Jean-Baptiste Willermoz, *Les Sommeils*, éd. Dermenghem, op. cit., p. 134. La lettre est du 4 août 1821.

⁵⁸ *Mon livre vert*, n° 732 (inédit).

*nous avons à parcourir avant d'avoir atteint le dernier terme de notre destination originelle*⁵⁹.

Très généralement, *dans la réintégration, l'âme spirituelle et les essences corporelles sont obligées de déposer dans chaque région les substances des impressions que le mal y a faites. Celles qui n'en ont point reçu n'ont rien à y laisser, et ceux qui les habitent n'ont rien à demander d'un bien qui ne leur appartient pas*⁶⁰.

La correspondance de la pénitence avec la faute s'analyse partiellement en l'aphorisme suivant : *Le nombre des temps que l'homme doit subir pour accomplir son œuvre est proportionné au nombre des degrés au-dessous desquels il est descendu ; car, plus le point d'où une force tombe est élevé, plus il lui faut de temps et d'efforts pour y remonter*⁶¹.

*...Si un voyageur agile et curieux arrivait au pied d'un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres, et qu'il voulut porter ses pas jusqu'au sommet de la dernière, cachée dans les nues, il faudrait qu'après avoir gravi sur la première de ces montagnes, il cessât de monter, et allât horizontalement gagner le pied de la seconde, pour la franchir à son tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ses désirs. Image sensible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sagesse bienfaisante accompagner ses pas, pendant qu'il subit les lois de la justice ; car, lors même que par les différentes suspensions, elle paraît retarder nos jouissances, elle ne se propose que de ménager nos forces, et de nous donner le temps de les renouveler et de les accroître*⁶².

La métaphore, qui est heureuse, signifie *qu'il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation, puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barrière terrible qui le sépare de la grande lumière, et que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme et son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcourt, et qu'il en éprouve successivement toutes les actions*⁶³.

Purgation entraîne progrès : *L'homme ne peut parcourir les régions fixes et réelles de purification, sans acquérir une existence plus active,*

⁵⁹ Note de S.M. à *l'aurore naissante* de Jacob Böhme par lui traduite (Paris, Laran et Cie, 1800 ; fac-sim. Milan, Sébastiani, s.d. 1974), XX, 81 ; p. 170 de la traduction. Cette observation générale est appelée par la question de savoir si l'être humain garde son sexe par-delà la mort. Pour Saint-Martin, la réponse indiquerait plutôt jusqu'à quand. A certains degrés, en effet, il semble bien admettre que cette différenciation subsiste.

⁶⁰ *Mon livre vert*, n° 356 (inédit).

⁶¹ *Tableau naturel...*, éd. 1782, t. I, pp. 105-106.

⁶² --- d° --- t. I, p. 109.

⁶³ *Ibid.*

plus étendue, plus libre, c'est-à-dire sans respirer un air plus pur et découvrir un horizon plus vaste, à mesure qu'il approche du sommet désiré⁶⁴.

Cet aveu d'ignorance, pourtant : Au reste, comme les vérités fixes et réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul vrai, il n'est pas étonnant que, tant que nous sommes ensevelis dans noire matière, qui est relative et apparente, nous ne nous apercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déjà séparés de leur corps, quoique la seule lumière de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité⁶⁵. C'est là ce qui rend nos jugements si incertains sur le sort des hommes après la séparation de leur être intellectuel d'avec leur corps⁶⁶.

Ne s'agirait-il pas, en cette incertitude, du sort propre à tel ou tel homme, voire des renseignements que les somnambules, au chevet desquelles Saint-Martin ne dédaignait pas de s'asseoir, déversent à ce sujet, si délicats à discriminer ? Car, sur le processus de la purgation, Saint-Martin en savait davantage qu'il n'en a publié, de crainte sans doute de violer la discipline de l'arcane coën.

Après avoir tiré les grandes lignes et enregistré les quelques détails dont le théosophe s'est cru autorisé à faire confidence ouverte ou semi-ouverte (les détails sont, la plupart, resserrés dans des carnets intimes), une double conclusion bouclera donc le chapitre de l'enfer et du purgatoire. D'une part, ménageons la transition au chapitre du séjour bienheureux, en écoutant Saint-Martin ramasser sa pensée sur les épreuves et les preuves, les travaux et les bénédictions, qui incombent à l'homme, dans la continuité de sa carrière.

S'il n'y avait pas de nouvelles épreuves après ce passage terrestre, le retour de l'homme dans la vérité serait trop facile, la punition trop légère, la satisfaction due à la justice suprême trop modique, et le respect dû au père de la lumière et de l'amour trop diminué. Il faudrait que toutes ces choses supérieures ne fussent rien pour que l'on pût les acquérir à si bas prix que ce qui est exigé de nous ici-bas, surtout si l'on s'en tient aux simples conditions qui nous sont imposées par les instituteurs. Et il faudrait être dans l'aveuglement le plus complet pour croire qu'après avoir passé notre vie terrestre des occupations puériles et vaines, après nous être contentés d'une sagesse médiocre et stérile exercée sans connaissance et sans lumière, nous n'eussions rien de plus à faire pour être rendus dignes d'entrer dans la demeure de la justice éternelle et de

⁶⁴ *Tableau naturel...* éd. 1782, t. I, pp. 109-110.

⁶⁵ --- *d° ---*, t. I, p. 110. Sur les travaux des mineurs désincarnés, *cf. infra*.

⁶⁶ --- *d° ---*, t. I, p. 111.

la sainteté. Ne nous y trompons pas, nous recevons ici-bas le baptême de l'eau qui nous dispose aux combats de l'ordre physique en nous donnant des armes contre cette région ; notre corps y vient à nu comme les athlètes dans l'arène ; il faut donc que notre âme vienne aussi à nu un jour dans une région qui lui soit analogue, afin qu'elle y fasse ses preuves et qu'elle fasse voir si elle est digne d'être admise au rang des braves chevaliers qui sont toujours prêts à combattre vaillamment pour l'Etat, et à défendre de tout leur pouvoir, de toute leur âme et de tout leur cœur la gloire de leur maître. Sans ces preuves faites, on ne peut pas entrer complètement dans la gloire de ce maître. Et ces preuves on ne peut les faire complètement ici-bas. Voilà pourquoi le Christ et ses grands agents sont toujours avec nous jusqu'à la consommation des siècles, parce que sur la terre ils n'ont livré que le combat temporel, et que depuis qu'ils l'ont quitté, ils sont occupés au combat spirituel. Et les victoires qu'ils y remportent doivent à la fin des temps les faire couronner de lauriers immortels⁶⁷.

D'autre part, l'opinion profonde et circonstanciée de Saint-Martin en l'espèce, et qu'il a tue, se conformait évidemment à la doctrine pertinente de Martines de Pasqually. Saint-Martin a-t-il, en effet, jamais divergé d'avec son premier maître que sur le choix de la meilleure théurgie ? Voici donc deux textes coëns, qui résument la leçon spéciale du thaumaturge reçue avec les autres par le théosophe.

Dans le premier texte, un répétiteur intervient, et une répétitrice, qui est somnambule. Mais les propos de celle-ci sont d'une parfaite orthodoxie martinésienne : à cause de l'exégèse qu'un frère en donne peut-être, à cause des influences personnelles qui s'étaient exercées sur la voyante certes, et pourquoi pas en vertu d'une rencontre au point de la même réalité ?

« L'homme terrestre, en rendant son dernier soupir, connaît à l'instant même son jugement et se rend à l'instant même au lieu où il doit nécessairement par décret divin s'exécuter. (Elle ne voyait rien qu'en figures dans les choses d'un ordre élevé.) Au-dessus des abîmes infernaux inconnus et incompréhensibles aux mortels dans lesquels se trouvent liée plus étroitement qu'auparavant la puissance démoniaque depuis la victoire de N.-S. J.-C. sur la croix, sont trois lieux expiatoires créés par la justice et la miséricorde divine réunies, que nous nommons purgatoires. Le premier, qui est le plus près des abîmes infernaux est dénommé *lieu de grandes peines et de grandes souffrances*. Au-dessus de *ce* lieu il en existe un autre dénommé lieu expiatoire du milieu où

⁶⁷ *Mon livre vert*, n° 834 (inédit).

l'âme éprouve aussi des souffrances et de grandes peines, moindres cependant que dans le premier lieu où elles sont excessives. Au-dessus du second est un troisième et dernier lieu d'expiation dénommé lieu de peine et de privation. Chacun de ces trois lieux est divisé et partagé en dix degrés qu'il faut monter l'un après l'autre pour en pouvoir sortir ; sur chacun de ces dix degrés la souffrance expiatoire est proportionnelle, et va en diminuant depuis le premier degré d'en bas jusqu'au dixième qui est près de la porte de sortie.

Au-dessus de ces trois lieux d'expiation, il y en a un quatrième dénommé lieu de purification et d'action de grâces divisé aussi en trois parties, au-dessus desquels est le lieu de grande jouissance et d'entière béatitude. [...]

J'ai dit plus haut que les messes et les bonnes œuvres satisfaites des vivants soulagent incontestablement les défunts auxquels elles sont appliquées, mais ne les délivrent pas. En quoi consistent donc ces soulagements ? Le voici : l'homme plus ou moins coupable à l'instant de sa mort est placé par la justice divine dans le lieu d'expiation sur le degré bas ou élevé de ce lieu pour y passer tout le temps que la justice a fixé avant de pouvoir en sortir. Les messes et prières des vivants peuvent faire monter l'expiant plus ou moins rapidement du premier au dixième degré de chaque lieu, où il attend la fin du temps fixé pour ce lieu et se trouve ainsi délivré de tout ce qu'il aurait eu à souffrir sur chacun des degrés inférieurs à celui où il est monté ; et ainsi de même dans chacun des lieux expiatoires. N'est-ce pas là un grand et très grand soulagement appliqué aux trois lieux d'expiation ? »⁶⁸

Le second texte coën est un rapport simple, aussi peu personnel que possible, tant dans la source que dans l'interprétation ; des notes de cours vraiment.

« L'homme détaché de sa forme, son être intellectuel a à expier ses souillures, ses iniquités et son premier crime ; sa pensée, pour lors ni distraite par les sens ni asservie par les organes, y répand toute son énergie ; c'est pour lors qu'elle n'est occupée ni affectée que de son crime et de ses souillures ; et combattue sans cesse par le pervers, elle a de plus grands efforts à surmonter, comme lisant dans la pensée même du pervers. Ce combat continuel est purement spirituel. Cette expiation est plus ou moins forte et a plus ou moins de durée, selon qu'il y est

⁶⁸ Lettre de J.-B. Willermoz à J. de Turkheim, Lyon, 5 juillet 1821, Bibliothèque municipale de Lyon, Mss. 5 899 (9), ff. 2 v° - 3 r°. Les éclaircissements proviennent, selon Willermoz, cinq lignes plus haut, de « la somnambule de Lyon », « il y a trente ans ». C'est la Rochette, et non pas, comme on pourrait le supposer à tort, l'Agent inconnu.

entré souillé ou impur, et selon les efforts qu'il fait, qui peuvent avancer ou retarder son expiation.

De *ce cercle* sensible, l'être éternel de l'homme passe dans le cercle visuel, et là, où il doit se purifier, son état y est moins pénible et y reçoit plus de secours.

Enfin, du visuel il passe au rationnel, pour se réconcilier, où il restera jusqu'au dernier avènement du Ch. [*sc.* Christ] et d'où, après la dissolution de l'espace et la fin du temps indiqué par le neuvaire et auquel le dénaire succédera, il rentrera avec tous les autres êtres intelligents dans l'unité comme dans le centre de toute félicité »⁶⁹.

Déjà la réintégration finale ! déjà, précédant celle-ci, la félicité relative des purs et des purifiés ! D'une demeure céleste à l'autre. En attendant mieux. Le meilleur.

*
* *

Au plus haut des cieux

Et maintenant, lecteur, porte ta vue vers la région de la paix, où les êtres purs seront dans une réaction perpétuelle de vérité et de lumière. Car tel sera le sort de ceux qui auront vaincu ; de tous ceux qui auront fait leur œuvre avant le temps, et qui auront travaillé constamment à la communion universelle⁷⁰. En conclusion de notre présent voyage dans l'au-delà, la mort sera reconsidérée, et redéfinie la vie apte à y préparer, la vie proprement dite, au lieu de ce long enterrement qu'on appelle la vie⁷¹.

Pour l'heure, comment douter que, semblables à ces globules d'air et de feu qui s'échappent des substances corporelles en dissolution, et qui s'élèvent avec plus ou moins de vitesse, selon le degré de leur pureté et l'étendue de leur action, comment douter que ceux qui auront fait quelque mélange d'eux-mêmes avec les illusions de cette ténébreuse demeure ne traversent avec plus de lenteur l'espace qui les sépare de la région de la vie ; et que ceux qui se seront identifiés avec les souillures dont nous sommes environnés, n'y demeurent ensevelis dans les ténèbres et dans l'obscurité, jusqu'à ce que les moindres de ces substances corrompues soient dissoutes et qu'elles fassent disparaître

⁶⁹ B.M.L., Mss. 5 940 (4), pp. 21-22, op. éd. R.A. des *Leçons de Lyon*.

⁷⁰ *L'Homme de désir*, ch. 248, éd. 1979, p. 277.

⁷¹ *Le Cimetière d'Amboise*, éd. 1801, p. 4 (la coquille de l'original a été corrigée ; cf. Amadou et Joly, *De l'Agent inconnu au Philosophe inconnu*, op. cit., p. 253, n. 27).

avec elles une corruption qui ne peut cesser qu'autant qu'elles finiront elles-mêmes ? Il n'est pas moins certain que les hommes qui, en revanche, n'auront point laissé s'amalgamer leur propre essence avec leur habitation terrestre, ne s'approchent rapidement de leur région natale, pour y briller, comme les astres, d'une splendeur éclatante⁷².

Afin de donner plus de poids à ces vérités, Saint-Martin reprend qu'à la mort, les criminels restent sous leur propre justice, que les sages sont sous la justice de Dieu, et que les réconciliés sont sous sa miséricorde⁷³.

Voici la double clef de nouveau tendue ; tenons-la ferme. Trois classes d'hommes, et chaque homme, qui est voué à Dieu, ne peut l'approcher s'il n'a revêtu, toutes peines accomplies, son temps purgé, la robe nuptiale.

Trois classes d'hommes, avons-nous vu, en ce monde, ou dans le temps. La classification se reformule et s'approfondit ainsi : les rois de l'abîme, les rois du temps et les rois du bon royaume⁷⁴.

Les rois de l'abîme se manifestent par des tempêtes et par des foudres d'iniquité⁷⁵. L'enfer qu'on a dit les attend.

Les rois du temps ne se manifestent ni par des abominations ni par des prodiges ; ils ne se manifestent que par les illusions de la durée⁷⁶.

La majorité leur appartient, car le nombre des sages et le nombre des monstres sont aux extrêmes, et le nombre des rois du temps est au milieu⁷⁷. C'est eux, ce me semble, l'Eglise de Laodicée, à l'Ange de qui saint Jean transmet le grief et la sentence : « Je connais ta conduite : tu n'es ni froid ni chaud ; que n'es-tu l'un ou l'autre ! Ainsi, puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche »⁷⁸. Et dans quel dépotoir ? Au purgatoire qu'on a dit aussi, et dont l'existence a de quoi rassurer : Tranquillisez-vous sur le sort de la multitude ignorante mais sans méchanceté, Ces individus-là sont retardés sans doute et ne seront pas payés comme les serviteurs, mais ils ne seront pas rejetés comme les coupables au premier chef, et ils font chacun leur chemin dans leur voie de régénération, en attendant le jour final. Il est dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. »⁷⁹

⁷² Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées du *Tableau naturel* ..., éd. 1782, t. I, p. 111 et p. 112.

⁷³ - d° -, p. 112.

⁷⁴ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 26.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Id.*, p. 27.

⁷⁸ Apo. III, 15-16.

⁷⁹ S.M. à Louis-Gabriel Lanjuinais, 22 mai 1803, *L'Initiation*, octobre-décembre 1961, p. 172. (Une version complète de cette lettre figure dans le fonds Z et sera éditée.)

Sages ou rois du royaume (les deux termes sont devenus synonymes), la troisième classe d'hommes, qui auront été dans le temps sans s'en nourrir ni le nourrir, verra-t-elle donc son sort, de même que celui des deux autres classes, fixé de même par le temps ? En fait et en tout cas, c'est moins le temps que nous-mêmes qui tiendrons le compte de ce qui se sera passé, pour nous, pendant sa durée⁸⁰.

Car ces comptes ne seront autre chose que l'état où nous nous serons mis par rapport à la région supérieure [c'est-à-dire, par rapport, de valeur inverse, au monde temporel], ou bien que le degré où nous aurons monté par le moyen de l'échelle du temps ; car, lors de la fin de ce temps, on ne fera autre chose que de retirer cette échelle, et nous laisser en évidence à la place où nous aurons eu la sagesse ou l'imprudence de nous établir⁸¹.

Pour les rois du bon royaume, qui se seront manifestés par des lumières et par des œuvres qui sont hors du temps et qui appartiennent aux sources vives⁸², le lieu restera donc le bon royaume.

Ce bon royaume, où ils régnaient déjà incorporisés sur terre, agréons de le nommer « royaume des cieux », parce que l'expression, comme le royaume, sont de Dieu, mais aussi prenons prétexte de la métaphore locale afin d'introduire, le moins maladroitement possible, une distinction capitale. Le bon royaume d'après la mort est un cercle, ce n'est pas - du moins n'est-ce pas tout de suite - la cour divine.

Après la mort, les justes accompliront les bénédictions de justice, de gloire et de louanges⁸³, mais encore ils s'uniront au Christ pour

⁸⁰ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 31.

⁸¹ *Ibid.*

L'article suivant précise et corrige l'idée précédente : *Le temps est comme une grande pente d'où tombent continuellement les prévaricateurs. La mort corporelle n'interrompt pas même toujours leur chute, parce que cette mort corporelle n'est qu'un des degrés du temps et que peu d'hommes terminent là la funeste destinée où la faute de l'homme a assujéti sa postérité ; cependant il serait bien heureux pour eux qu'il se terminât là, parce qu'ils tomberaient alors de moins haut ; au lieu que ceux qui ne termineront leur chute qu'aux degrés qui sont au-dessous de celui-ci doivent s'attendre à un choc d'autant plus rude qu'il y aura plus d'intervalle entre le point d'où ils tombent et celui où ils viendront se briser. (Mon Livre vert, n° 641 (inédit)).*

⁸² *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 26.

Pourquoi seriez-vous surpris qu'il y eût des hommes, dont le royaume ne fût pas de ce monde ? Votre nature est-elle si dégradée, que l'ordre et la régularité soient pour vous un prodige ?

Est-ce parce que vous ne voyez pas l'homme s'améliorer, ni les vices diminuer sur la terre, que vous doutez de la pureté de votre origine ? Mais ne faut-il pas que toute la postérité humaine passe par les filières de la renaissance et de la restauration, et qu'elle soit plongée dans le lac ? (L'Homme de désir, ch. 98, éd. 1979, p. 141).

Tous les hommes doivent passer par une existence terrestre et par une mort corporelle. Mais chaque homme peut choisir entre trois sorts posthumes différents, dont l'un paraît exempt de pâtiments. Les deux propositions ne sont pas contradictoires ; il ne faut pas les confondre, cf. supra, n. 158.

⁸³ « Traité des bénédictions », ap. *Œuvres posthumes*, 1807, t. II, pp. 240-241.

molester, de mainte façon, l'être pervers⁸⁴. Des peines, des tâches n'auront pas cessé de leur incomber. Nul ne se sauve parfaitement, ni n'est parfaitement sauvé, tout seul.

En particulier, mais typiquement, l'ancêtre commun, Adam, ne peut être réintégré dans ses droits primitifs avant que le cercle des mineurs souillés par son crime n'ait fini son expiation temporelle, Il doit participer jusqu'à la fin à la peine qu'il a causée. Il a été régénéré, ainsi que tous les hommes, ses descendants, par le Christ qui a procuré à tous une seconde naissance spirituelle. La grâce de sa régénération a opéré sa réconciliation personnelle, mais sa réintégration dans ses droits est retardée jusqu'après la purification universelle de sa postérité. Mais à l'intercommunication des mondes, nous reviendrons bientôt, et à la réintégration universelle et, dans un chapitre suivant, à la part du Christ dans ce grand œuvre.

Sans quitter encore le stade du paradis provisoire, du plus haut des cieux (qui n'est que le bout d'un monde), découvrons le canevas martinésiste sur lequel Saint-Martin brodera, mais que ses écrits ne produiront jamais dans son entier, quoiqu'il y transparaisse toujours aux yeux avertis.

« Les mineurs raisonnables qui étaient renfermés dans l'arche et le temps qu'ils y restèrent en privation de la lumière élémentaire, nous figurent la retraite des mineurs réconciliés et des justes, sous les ombres de la grande lumière où ils reposeront effectivement un espace de temps dans l'attente, n'ayant plus en eux à opérer aucune action temporelle. Quoique ces êtres justes soient consolés dans leurs afflictions et assurés de leur réintégration, cela n'empêche pas que leurs tourments soient considérables de ne pouvoir jouir parfaitement de la vue de l'esprit consolateur qui leur parle. Ils sentent, cependant, que tout ce qu'ils éprouvent est juste, relativement à la prévarication du premier homme, et au serment que le Créateur a fait que ni le premier homme ni aucun de sa postérité ne soient réintégrés dans le cercle divin avant le grand combat qui doit se livrer, par le vrai Adam ou Réaux, entre la terre et les cieux, pour le plus grand avantage des mineurs. Le lieu où les justes reposent, en attendant, se nomme philosophiquement cercle rationnel ou cercle saturnaire. C'est lui seul qui sert d'escabeau aux cercles surcélestes, et c'est lui que l'Écriture fixe comme lieu de repos des saints pères réconciliés envers le Créateur. C'est là ce qui nous enseigne qu'il ne suffit pas, pour la réintégration des êtres réconciliés, du temps qu'ils actionnent et opèrent dans le cercle sensible terrestre. Il faut, de toute

⁸⁴ - d^o -, p. 196 ss.

nécessité, qu'ils actionnent spirituellement dans tous les espaces du cercle universel, jusqu'à ce qu'ils aient fini le cours que le Créateur a fixé aux mineurs en les émanant de lui et en les émancipant de son immensité divine »⁸⁵.

Les justes à l'article de la mort, et les justifiés post mortem, sont heureux néanmoins. Ainsi de Kirchberger : Avec les sentiments que je lui connaissais, écrit Saint-Martin à son gendre affligé, je ne fais aucun doute sur la félicité qui lui est réservée dans les nouvelles régions qui lui sont ouvertes⁸⁶.

Comment serons-nous ? Où serons-nous, quand nous ne serons plus dans ce bas monde⁸⁷ ? En posant ces questions, Saint-Martin nous place dans l'hypothèse optimale, où nous aurions usé du temps au mieux. Mais, de les poser en notre nom stigmatise notre état d'illusionnés. En effet, ces questions que l'homme se fait universellement tiennent aux entraves ténébreuses que la région de la terre et du temps accumule sur nous et autour de nous. Si nous pouvions nous persuader que toute notre existence est dans l'affection, et non point dans le temps ni dans un lieu, nous conviendrions qu'étant émanés de Celui qui n'a point de temps et point de place, nous ne devons pas appartenir plus que Lui au temps et à une place, et qu'ainsi nous serons comme Lui, sans temps et sans place, c'est-à-dire, que nous serons toujours et partout comme Lui, puisque, si nous sommes avec Lui, nous devons participer à ses propriétés, selon notre mesure⁸⁸.

La question devient : Comment serons-nous avec Dieu ? Réponse : Les justes seront un avec Dieu dans ses affections d'amour et de joie, et ne seront point Dieu pour cela.

Ils seront assis à la table divine, mais comme convives, comme amis et comme enfants de la maison, et non point comme en étant les maîtres.

Ils connaîtront tout ce qu'il y a dans Dieu, parce que Dieu emploiera son amour à leur manifester ses merveilles ; mais Dieu réservera

⁸⁵ *Traité de la réintégration*, éd. 1899, pp. 171-172.

S'il est une région de vie, et de vivants, dans l'immensité céleste, c'est bien le cercle de Saturne. Sa fonction eschatologique dérive de son rôle général qu'allègue in fine la note suivante de Saint-Martin : Saturne.

On nous a dit autrefois [entendez : à l'école de Martines de Pasqually] que, si Saturne était éclipsé un instant pour une seule partie de la création universelle, cette partie serait paralysée dans l'instant et deviendrait cadavre. Cependant, comment est-il possible que cela ne soit pas avec 5 satellites et un anneau ? Peut-être y a-t-il là-dessous quelque chose de caché relativement à la génération, laquelle est continue et sans interruption. (*Pensées sur les sciences naturelles*, n° 42, à paraître).

⁸⁶ S.M. à F.V. Effinger, 24 décembre 1799, ap. « Correspondance ... publiée pour la première fois », lettre n° 20, *L'Initiation*, avril-juin 1961, p. 52.

⁸⁷ Titre d'un chapitre de *L'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 50.

⁸⁸ *Ibid.*

éternellement pour lui la connaissance radicale de tout ce qui opère en lui ces merveilles. Ils seront divinisés et ne seront jamais Dieu⁸⁹.

Avec l'état ainsi décrit de réintégration - où le théosophe calme son souci essentiel et sublime de préserver à jamais la personne et la liberté respectives de l'homme et de Dieu - avec cet état qui n'aura pas de fin, gardons-nous de confondre l'état d'attente et de repos des réconciliés dans le cercle saturnaire. Mais la félicité de celui-ci est analogue à la béatitude de celui-là et, s'il est donc parfois difficile de discerner duquel Saint-Martin nous instruit, la même raison nous autorise à une double lecture du même texte, sauf à réserver pour l'état provisoire les points d'imperfection. (S'entretenir avec Dieu, au lieu de se confondre avec lui - l'hypothèse serait impie si elle n'était absurde - ne constitue pas une imperfection, c'est la perfection même ; l'acte éminent et pur du dialogue où réside l'unité.)

Voyez combien les enfants sont surpris, quand leurs sens se développent, de rencontrer autour d'eux une multitude d'objets qui leur sont inconnus ! Pourquoi, lorsque nous sortons de ce monde, ne serions-nous pas étonnés de ce que nous rencontrons sur nos pas ?

Il n'y a rien de vide ; ne perdons point de vue l'image progressive que l'enfant nous présente. A son exemple, plus nous avançons en croissance, plus les objets se multiplient et deviennent intéressants pour nous.

Qu'est-ce que le sein de notre mère en comparaison de ce monde physique ? Qu'est-ce que ce monde physique, en comparaison de celui qui nous attend à notre seconde naissance ?

A notre entrée dans le monde futur, la vie spirituelle doit commencer à se faire sentir dans toutes les facultés de notre être. Oh ! combien sera donc glorieux et consolant, le dernier temps de l'œuvre, où nous chanterons les hymnes sacrés sous les saints portiques⁹⁰ !

Oh ! oui, comme ils seront beaux les nouveaux cieux et la nouvelle terre ! Tableau de cet état anticipé, et parfait, qui, pour être tel, ne saurait appartenir à un seul homme ni même à la seule humanité ; tableau dont Saint-Martin a prévu le modèle :

J'entendais toutes les parties de l'univers former une sublime mélodie, où les sons aigus étaient balancés par des sons graves, les sons du désir par ceux de la jouissance et de la joie. Ils se prêtaient mutuellement leurs secours, pour que l'ordre s'établît partout, et annonçât la grande unité.

⁸⁹ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 119, *L'Initiation*, juillet-septembre 1965, p. 174.

⁹⁰ *L'Homme de désir*, ch. 104, éd. 1979, pp. 104-105.

A chaque temps, où cet accord universel se fait sentir, tous les êtres, comme entraînés par un mouvement commun, se prosternaient ensemble devant l'Éternel ; et le tribut répété de leurs hommages et de leurs prières, semblait être à la fois, l'âme, la vie, et la mesure du plus harmonieux des concerts.

Et c'est ainsi que se complétait le cantique, que toute la création est chargée de chanter, depuis que la voix vivifiante du Tout-Puissant entonna la première, l'hymne saint qui doit se propager pendant la durée des siècles.

Ce n'est point comme dans notre ténébreuse demeure, où les sons ne peuvent se comparer qu'avec des sons, les couleurs qu'avec des couleurs, une substance qu'avec son analogue ; là tout était homogène.

La lumière rendait des sons, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs avaient du mouvement, parce que les couleurs étaient vivantes ; et les objets étaient à la fois sonores, diaphanes et assez mobiles pour se pénétrer les uns et les autres, et parcourir d'un trait toute l'étendue.

Du milieu de ce magnifique spectacle, je voyais l'âme humaine s'élever, comme le soleil radieux sort du sein des ondes ;

Encore plus majestueuse que lui, et faite pour une autre destinée, elle n'était point enchaînée comme lui dans un cours circulaire, où, lorsqu'elle aurait atteint son dernier point d'élévation, elle eût été forcée de décliner, sans jamais séjourner à demeure dans le lieu de repos.

Mais suivant rapidement la ligne de l'infini, où elle a puisé la naissance, elle s'élevait vers le sommet des cieux, et tendait, sans la moindre déviation, vers ce centre unique qui, siégeant de toute éternité au rang suprême, ne pourra jamais décliner, ni descendre de ce trône vivant, où il n'a jamais eu besoin de monter. [...]

Après être parvenue au dernier degré de cette ligne de vie, je la voyais prendre sa place sous les portiques de la sainte Jérusalem, siéger même sur les trônes d'Israël, employer des jours éternels de paix à administrer les lois divines parmi l'immensité des êtres, et jouir à jamais du droit ineffable d'être nourrie de la table du sanctuaire⁹¹.

Homme de désir, tâche à contempler le tableau ; le même effort t'apprêtera à jouir éternellement du modèle :

Homme de désir, efforce-toi d'arriver sur la montagne de bénédiction, fais renaître en toi la parole vraie.

Toutes ces voix importunes seront loin de toi, et tu entendras continuellement la voix sainte de tes œuvres, et la voix des œuvres de tous les justes.

⁹¹ Id., ch. 46, pp. 82-84.

Toutes les régions régénérées dans la parole et dans la lumière, élèveront comme toi leur voix jusqu'aux cieux ; il n'existera plus qu'un seul son qui se fera entendre à jamais et ce son le voici :

L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL⁹² !

Revenons aux états intermédiaires, à quelque degré, qui suivent cette vie terrestre, puis nous regarderons de nouveau la mort, en face.

*
* *

⁹² Id., ch. 300, p. 324.

NOTE SUR LA MAISON NATALE DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

par Yves-Fred Boisset



« Les messieurs endimanchés qu'André Billy rencontra en cet été de 1946 étaient venus à Amboise pour assister à la pose d'une plaque commémorative sur l'immeuble de la rue Rabelais où l'on croyait que le théosophe avait vu le jour ». (Bernard-Pierre Girard, in « L'Écho du Passé », juillet-août 1977).

Lors de nos déplacements préparatoires à Amboise, mon épouse, Annie, et moi-même avons été intrigués par l'existence de deux maisons natales de Louis-Claude de Saint-Martin. L'une se trouve au 58 de la rue Rabelais, l'autre au 18 de la place Richelieu, c'est-à-dire environ cinquante mètres plus loin. Sur les deux façades, une plaque indiquant que c'est dans cette maison qu'est né, le 18 janvier 1743, le Philosophe Inconnu. Convaincus que même un philosophe ne peut naître dans deux endroits à la fois, nous avons voulu en savoir davantage et avons interrogé les services historiques de la Ville d'Amboise où nous avons, au demeurant, reçu un accueil de grande qualité.

Des divers documents qui nous ont été confiés et des différents entretiens que nous avons eus avec des historiens de la région, il est ressorti que, comme nous le pensions déjà au vu d'enquêtes antérieures, c'est bien dans la maison de la place Richelieu que Saint-Martin avait vu le jour. De cette maison natale, il ne reste aujourd'hui que le portail (classé) et un pan de mur sur lequel est rivée une plaque apposée par les services municipaux (voir photo de couverture). À l'intérieur, une résidence moderne est en phase finale de construction.

André Billy, essayiste, romancier et critique littéraire (1882-1971), lauréat du Prix Goncourt en 1943, avait donc signalé, en son temps, l'erreur commise en 1946 par ces « Amis de Saint-Martin » venus commémorer le bicentenaire de la naissance de leur héros. Avec trois ans de retard, certes, mais on peut comprendre que, en 1943, l'environnement germano-vichyste n'était guère propice à ce genre de commémoration. À présent, tout est rentré dans l'ordre. Et notre pèlerinage amboisien n'a pas manqué son objectif.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN ET LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN

par Henry Bac

« *Nivose, mois des neiges, Floreal, mois des fleurs, Fructidor, mois des fruits, Vendémiaire, mois des vendanges, quel bonheur d'employer bientôt ces vocables nouveaux !* » s'écria un jour Louis-Claude de Saint-Martin en montrant à Bathilde de Bourbon le texte des propositions soumises à l'Assemblée des représentants de la Nation.

Ils se trouvaient alors tous deux dans l'ancien hôtel d'Évreux acquis en 1787 par Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon. Cette demeure, appelée par elle l'Elysée-Bourbon, est devenue, de nos jours, la résidence des Présidents de notre République.

Idéaliste et mystique, Bathilde éprouvait une attirance pour le surnaturel. Souvent, elle avait entendu parler de Martines de Pasqually et de son disciple, Louis-Claude de Saint-Martin. Elle lui écrivit à Lyon. Il vint à Paris. Son langage d'éternité lui apporta tout ce qui manquait à son âme angoissée. Elle manifesta une grande joie quand il accepta son offre d'hébergement.

Elle le considérait comme l'annonceur d'une ère nouvelle. Aussi soutenait-elle, avec son cher Saint-Martin, tout ce qui venait de la Révolution. Ils souhaitaient participer à ce grand mouvement. « *Tout est lié dans notre grande Révolution* » écrivait Saint-Martin à son ami Kirchberger. Ils reprochaient aux nobles leur morgue. Un décret autorisant les citoyens à changer de nom, Bathilde voit son frère se faire appeler Philippe Egalité. Elle choisit alors de devenir la citoyenne Vérité : ces noms figurent bien sur les registres de délibérations de la commune.

L'idée de l'Être Suprême et celle de l'immortalité de l'âme correspondaient aux concepts de Bathilde et de Louis-Claude de Saint-Martin. Lors de la proclamation de l'égalité pour tous devant la loi et de l'abolition des privilèges, ils partagent l'enthousiasme populaire. Aussi, l'apparition prochaine d'un nouveau calendrier donnait-il de la joie à ces deux êtres liés par une profonde amitié mystique.

Après l'adoption par l'Assemblée Constituante de la réforme des mesures, on créa le système métrique. Mais il fallait aussi mesurer le temps. Les représentants de la Nation voulaient utiliser un calendrier plus scientifique et plus simple que le calendrier grégorien tout en faisant disparaître les traces des usages religieux.

On désigna, pour l'établir, un mathématicien, Charles Gilbert Romme, inventeur du télégraphe, député du Puy de Dôme. Il constitua, sous sa présidence, un comité comprenant des mathématiciens : Lagrange, Monge et Lalande, un chimiste, Guyton de Morveau et un érudit, Dupuis.

Le calendrier républicain adopté devenait, comme l'ancien calendrier égyptien, purement solaire.

L'année se composerait de douze mois de trente jours et comprendrait en outre cinq jours de fêtes corporatives (six les années bissextiles) : les « sans-culottides ».

Chaque mois aurait trois décades dont les jours s'appelleraient : primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, decadi. Le quantième du mois demeurerait toujours présent à la mémoire, car on indiquerait la décade en même temps que le jour. Quant aux saints, on les remplacerait par des vocables se rapportant à la vie des champs.

Adieu Sainte-Barbe, célébrée par les artilleurs, Saint-Honoré, patron des boulangers, Sainte-Cécile, chantée par les musiciens, Saint-Joseph, protecteur des menuisiers, Sainte-Anne, gardienne des charpentiers, Saint-Éloi, vénéré par les orfèvres, Saint-Fiacre, père des jardiniers, Saint-Crépin, évoqué par les cordonniers. Sur le nouveau calendrier, la citrouille remplacerait Brigitte, la vache, Geneviève, les navets, Calixte, le chien, Noël, le chariot, Léonie, le chat, Félix, le cochon, Catherine et le bouc, Florent.

Charles Gilbert Romme, président de la Commission, manifesta le souhait de consacrer aux époux le premier jour de l'année. Le député Albitte rendit caduque cette proposition en déclarant : « *Citoyens, dans une véritable république, tous les jours de l'année sont les jours des époux* ». Les patriotes vouaient, semble-t-il, à leur femme leur existence quotidienne.

Avec ce nouveau calendrier, la poésie allait-elle disparaître ?

Heureusement non, grâce à l'intervention de Philippe François Nazaire Fabre, natif de Carcassonne, député de Paris. Il avait ajouté à son nom celui d'une églantine d'or, gagnée par lui aux jeux floraux de Toulouse. Aussi, ne le connaissait-on plus que sous le nom de Fabre d'Églantine. Il avait composé, avant la révolution, de nombreuses chansons dans le goût champêtre du temps. Son « *Il pleut, il pleut bergère* » vibre dans nos mémoires. L'année du nouveau calendrier commencerait avec l'équinoxe d'automne, son premier jour devant coïncider avec la date de l'établissement de la République.

Fabre d'Églantine fit adopter par ses collègues enthousiastes la nomenclature suivante :

Pour l'automne :

Vendémiaire : mois des vendanges

Brumaire : mois des brouillards

Frimaire : mois des frimas

Pour l'hiver :

Nivose : mois des neiges

Pluviose : mois des pluies

Ventose : mois du vent

Pour le printemps :

Germinal : mois des bourgeons

Floréal : mois des fleurs

Prairial : mois des prairies

Pour l'été :

Messidor : mois des moissons

Thermidor : mois de la chaleur

Fructidor : mois des fruits

Louis-Claude de Saint-Martin, comme Bathilde de Bourbon, applaudissaient ce nouvel almanach du peuple.

Cependant les événements allaient vite.

Des libelles menacent de mort tous les membres de la famille de Condé. On entend, de l'Elysée, des cris haineux de la foule. Bathilde cache, dans

son palais, des prêtres non assermentés venus lui demander asile. Louis-Claude de Saint-Martin les reconforte.

Autour de sa demeure, les boutiques de luxe ferment. Le quartier se vide.

Puis c'est la grande flambée révolutionnaire. Philippe Egalité meurt sur l'échafaud. Bathilde, la citoyenne Vérité, doit fuir avec son cher Saint-Martin.

Le calendrier républicain ne porta guère bonheur à ses auteurs.

Charles Gilbert Romme, condamné à mort, se suicida pour éviter la guillotine. Albitte ne dut son salut qu'en allant se cacher en province et Fabre d'Églantine, l'auteur de « *Il pleut bergère* » perdit sa tête sous le couperet du docteur Guillotin.

PRIÈRE À DIEU

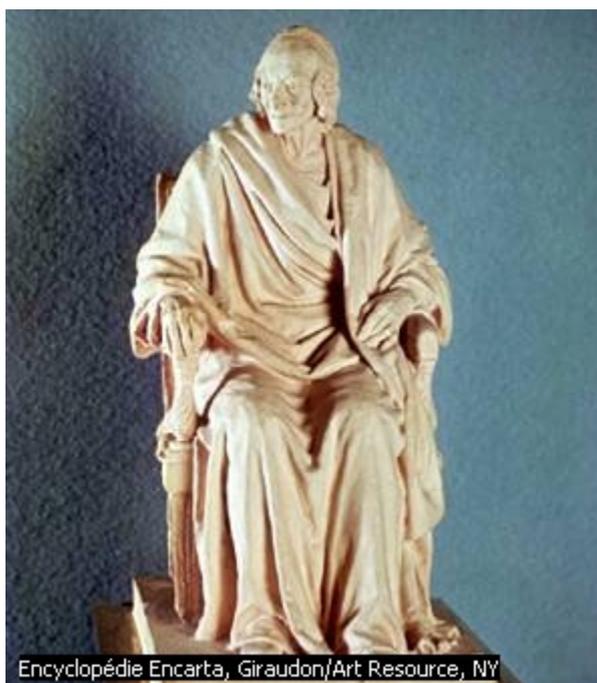
par VOLTAIRE

*On connaît le philosophe Voltaire (1694-1778),
(contemporain de Saint-Martin),
pour ses prises de position anticléricales et même irrégieuses.
Cependant, dans le Traité de la Tolérance, publié en 1763,
on trouve cette prière à Dieu qui ne peut laisser indifférents
tous ceux qui se sont engagés dans une voie initiatique
et dans une perspective fraternelle.
N'en déplaise aux historiens et aux « chronologistes »,
Voltaire, en fustigeant les égoïsmes,
est aussi notre contemporain (NDLR).*

« Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers de demander quelque chose à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés Hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal,

jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie ; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

« Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les guerres sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis le Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant ».



Statue de Voltaire par Houdon

RECIT D'UN VOYAGE INITIATIQUE EN 1980

ROISSY - NEW-DEHLI - KATMANDOU - NEW-DEHLI - MASSY

par Annie DELCROS



En sortant de l'aéroport de New Dehli, nous éprouvions le sentiment que nous étions à l'opposé de l'Occident. Vie trépidante de tous côtés, vacarmes, coups de klaxons retentissant sans cesse, fumée bleue ou noire émanant des rickshaws si typiques, très vieilles voitures ambassador noires mais increvables, camions, sans oublier bien évidemment la foule.

Nous étions dans cette ville en transit pour deux jours avant de nous rendre à notre destination finale, Katmandou. Le destin alors s'empressa de me réserver un sort quelque peu funeste. En effet, alors que nous étions sur la très grande place de Connaught Place, je marchais droit devant moi, puis obliquais à droite, alors que mon époux David m'annonçait qu'il allait à la banque. Le sol était recouvert de moult petits pavés, et le seul qui manquait sur cette place fut celui qui réceptionna ma jambe. Alors une très vive douleur fut ressentie.

Là un indien de corpulence assez raisonnable pour me prendre dans ses bras, nous plaça dans un taxi en direction de l'hôpital de New-Dehli. Donc, le premier monument visité : son hôpital ! Ce passant providentiel, me tenant toujours dans ses bras, passa devant tout un alignement de personnes qui faisaient la queue pour y entrer. Nous étions ainsi, David et moi, dans la salle pour passer la radio. Tout me paraissait bien mieux par rapport au modernisme occidental. Bilan : double fracture de la malléole à la cheville, évidemment, tant la douleur se faisait sentir.

Alors que n'importe qui, de tempérament raisonnable, aurait entrepris le voyage de retour en France immédiatement, l'auteur(e) de ces lignes ne

démordait pas pour se rendre à Katmandou coûte que coûte en qualité d'unijambiste !!!

Acquisition de béquilles comme celles de la cour des miracles, heureusement car je n'aurais pu accomplir tout ce que j'ai pu faire avec des cannes anglaises exigeant un équilibre certain avec absence total de mains libres. J'avais même, ballotant sur le ventre, mon appareil photo argentique, beaucoup moins discret que les numériques de nos jours, et je voyais ainsi les Indiens me regarder d'un air étonné et perplexe à la vue de cette touriste plutôt originale et hors normes.

Après une nuit dans un hôtel non réservé aux occidentaux, où sur le lit dans la pénombre je crus voir une grosse écrevisse, (en réalité c'était un cafard qui s'était invité à nous tenir compagnie !) nous prîmes donc l'avion, direction Katmandou, le lendemain.

Au débarquement, nous n'avions aucune idée où nous allions être hébergés. Dans l'enceinte de l'aéroport, je vois alors un homme qui balançait dans la trentaine et qui tenait un sac en plastique avec des inscriptions en français, et lui demandais s'il ne connaîtrait pas un bon hôtel où nous puissions nous rendre. Il rétorqua spontanément : « entendu suivez-moi ». Nous nous trouvâmes dans un taxi et nous en sortîmes de suite, car à l'annonce de sa destination il trouva qu'on se faisait posséder. Pas de doute, nous étions tombés sur un Français baroudeur, et qui de plus connaissait très bien le pays. Et si on y réfléchit bien, cette rencontre providentielle fut tout simplement liée à un sac en plastique !!!

Nous étions fort satisfaits de la guest house où il nous avait conduits. Elle était de plain pied, aux chambres confortables donnant sur un grand jardin herbu intérieur, avec une statue de Bouddha trônant, de taille fort respectable.



Là je ne pouvais qu'être assise dans un siège confortable, vu l'immobilisme forcé de ma condition physique. Mais une sorte de pulsion intérieure me fit désirer fortement de me munir d'un bloc de papier et

d'un stylo, tant l'appel de cette subite et inattendue activité épistolaire se faisait sentir. Alors j'ai écrit pendant pratiquement tout notre séjour (trois bonnes semaines environ) et des extraits de ces écrits se trouvent à la fin de ce texte.

Je voyais partir les trekkers qui, des contre forts des Himalayas où nous nous trouvions, allaient gravir sportivement ses pentes, ne redoutant aucun effort physique.



Je fis aussi la rencontre d'un homme assez jeune se déplaçant à toute allure sur des béquilles, étant dépourvu de ses jambes, et qui me demanda d'une façon compassionnelle ce qui m'était arrivé !!! Je ne pus m'empêcher de lui rétorquer : « eh bien et vous ? » Il me répondit, avec un accent difficile à comprendre, qu'il avait été renversé par un bus dans un pays du Moyen Orient, et, à l'hôpital, si mal soigné, qu'il s'était retrouvé dans cet état physique si dramatiquement peu enviable. Apparemment ce n'était pas un tiède, pouvant continuer ainsi à vivre l'aventure comme si de rien n'était. Mais il y avait aussi des Français dans cet hôtel, et malheureusement, je dois exprimer le fait qu'ils ne m'avaient même pas adressé la parole !

Nous avons pu tout de même, en taxi, faire des visites non loin de Katmandou. Ainsi, nous avons visité un jardin agrémenté d'un bassin de nénuphars, lotus de l'Orient,



que, avec mon appareil, je voulais immortaliser dans ma boîte, mais mes béquilles glissant sur le sol mouillé en m'approchant du bassin, une telle peur m'envahit que je fus sur le point d'y piquer une tête ; alors je me suis surprise à jurer en anglais. Mais plus de peur que de mal, cette fois. Une autre visite, celle d'un **stôpa** - monument reliquaire bouddhique, marquant la sainteté d'un lieu - juché sur un petit mont où des escaliers permettent d'y accéder.



Un sherpa me permit de les gravir, à califourchon sur son dos, tenant de chaque côté mes béquilles, spectacle si cocasse, qu'on pouvait en rire surtout en revoyant la diapo, photo prise par David.

Une autre visite, celle d'un temple où il y avait beaucoup de voitures de l'armée avec des militaires se tenant là. Alors qu'on s'interrogeait sur leur présence, on nous révéla que le **Dalaï Lama** était présent à l'intérieur du temple, lui qui a fui son pays, le Tibet, en 1959, suite à l'invasion chinoise avec ses cortèges d'horreurs non racontables, les chinois ayant considéré d'erechef que le Tibet devenait une province chinoise. Aussi, comme toujours en temps d'invasion de leur pays, des tibétains par milliers ont fui le Tibet pour se réfugier au nord de l'Inde, en Himachal Pradesh, pays d'accueil, notamment à Dharamsala où réside toujours depuis sa fuite le Dalaï Lama. (David et moi-même à notre retour avons parrainé deux petits tibétains résidant dans une école d'enfants réfugiés à Dharamsala - Kalsang et Tenzin - où nous nous sommes rendus pour leur revoir plus tard, toujours par nos propres moyens, mais c'est encore une autre histoire...

Nous nous tenions là, à la porte du temple et je pensais ne pas pouvoir voir le Dalaï Lama, lorsqu'il sortit et se tourna vers nous, avec ce même doux sourire que nous avons déjà vu sur ses représentations.



Debout sur mes béquilles tenues sous les bras, je me penchais révérencieusement, « mon troisième œil argentique » se balançant sur moi. Éphémère rencontre avec le Dalaï Lama, toujours non programmée, tout l'opposé d'un itinéraire organisé !

Lors de ce voyage, mon souhait fut d'acquérir un Tanka → Un thangka, aussi orthographié « tangka », « thanka » ou « tanka » littéralement « chose que l'on déroule », « rouleau ». C'est une peinture, un dessin, ou un tissu sur toile, originaire d'Inde et caractéristique de la culture bouddhiste tibétaine.



Nous voici donc dans une boutique de tankas dans une rue de Katmandou. Là le vendeur commence à nous présenter un à un les tankas. David avait jeté son dévolu sur un rouleau avec plusieurs petits personnages, bouddhas et autres ... mais le fond était tout gris. Quant à moi je n'avais aucune attirance vers ceux qu'il me présentait. Je crus bien que j'allais repartir sans rien. Puis il dit : « attendez ! » et le voici parti dans l'arrière-boutique ; de nouveau, un à un, il me montrait ce qui restait. Enfin je reçus comme un appel pour celui ci-dessous, qui me tient beaucoup à cœur.



Ayant affaire à ces touristes d'un genre un peu particulier, moi sur mon unique jambe valide et si difficile dans le choix des tankas, et David s'étant aussi porté acquéreur, il nous fit alors cadeau d'une superbe représentation d'un Bouddha, ou autre divinité, je ne sais, belle acquisition liée à la gratuité.

Comme nous tenions à les encadrer, une amie rencontrée à la Société Théosophique de France que nous fréquentions assidument (j'y ai d'ailleurs rencontré David, mon époux), faisait des encadrements de tableaux. Je trouvais dans sa boutique le même type de cadre en bois sculpté, tout comme ceux des tankas accrochés aux murs du restaurant tibétain, très près de notre guest house, où nous allions de temps en temps.

Revenons sur l'attrance que j'ai éprouvée en voyant cette divinité qui était au centre de cet arbre rosé « Arbre de Vie Nirvanique ». Je n'avais pas une once d'idée sur ce qu'elle pouvait représenter, ne connaissant rien aux divinités bouddhiques à cette époque, mais étant vouée à une épreuve tout de même considérable, il faut bien le reconnaître, New Delhi - Katmandou puis retour en France sur une jambe, et les épreuves n'étaient en rien finies. J'ai beaucoup aimé cette représentation, qui, pour moi, émanait d'une **force intérieure qu'il faut absolument acquérir** face à l'adversité redoutable de notre bien triste condition d'existence sur ce plan terrestre.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai été renseignée sur **Mahakala** : tel est le nom de cette divinité.

Mahakala est l'émanation courroucée de **Chenrézi, le bodhisattva de la compassion**. Il protège le **dharma** → (qui est la vie et l'enseignement de

la vie. Dans cette perspective qui unit la vie et son enseignement. Etudier le *dharma* signifie donc s'étudier soi-même, et toutes les méthodes et les enseignements bouddhistes nous invitent à éclaircir l'existence). Et **Mahakala** protège aussi les centres où les enseignements ; les rituels ont lieu contre les influences négatives et les forces hostiles. Il protège le pratiquant contre la peur, les influences négatives et l'obscurité mentale. **Mahakala** apparaît dans une mer de flammes auxquelles aucun ennemi ne peut échapper. Il manie une faux aiguisée qui tranche nos schémas négatifs habituels. Aucune émotion perturbatrice ne peut y échapper. **Mahakala** les arrache hardiment jusqu'à la racine, afin que tous les êtres vivants soient enfin libres.



Mahakala veut aussi dire en sanskrit la « grande noire » Maha = grand ; kali, kala = noir, elle peut aussi se référer alors au **Kali Yuga, ou Age Noir** de l'hindouisme.

NB Le Kali Yuga ou kaliyuga, « âge de Kali » ou « âge de fer », est le quatrième et actuel âge de la cosmogonie hindoue, A l'âge d'or, le Kritā Yuga, a succédé l'âge d'argent, le Trétā Yuga, ensuite l'âge d'airain, le Dvāparā Yuga et finalement, l'âge de fer, l'âge final du cycle de l'humanité, le Kali Yuga.

Triste constat en effet lorsque nous voyons la déliquescence exponentielle actuelle, de notre « pseudo civilisation ».

A Katmandou, nous n'allions pas toujours au restaurant tibétain, bien sûr, et c'est David qui faisait les commissions pour se restaurer dans notre chambre, étant si peu apte à me déplacer. Pour lui aussi ce fut une épreuve, alors qu'il ne parlait pas l'anglais... Je me souviens de m'être nourrie de beaucoup de citrons et de tomates !

Un jour qu'il était en course, assise sur une marche dehors, j'ai vu un splendide arc en ciel en cercle un « cercle en ciel », sur un ciel limpide.

Comme mon imagination est parfois débordante, je me suis surprise à imaginer que c'était le Ciel qui honorait un de ceux qu'on appelle dans certains milieux un « réalisé » c'est-à-dire un éveillé, celui qui a quitté le **Samsara** bouddhique - ou l'extérieur de la Roue du monde -, pour s'intérioriser en son centre, dans la Connaissance, celle du **Nirvana**, mais toujours bien incarné sur ce plan.



© Can Stock Photo

Mais comme ce monde terrestre est lié intrinsèquement à **l'impermanence**, rien ne saurait être durable ici-bas. Du ciel porteur de beauté et d'harmonie, (qui ne saurait être un lieu géographique) se trouve l'inexorable réalité de notre condition, liée au chaos, fort malheureusement.

Ainsi, je ne peux penser qu'avec tristesse au terrible tremblement de terre qui a eu lieu au Népal, le 25 avril 2015, et notamment à Katmandou, où la sérénité du jardin intérieur de la guest house où nous avons résidé a dû être complètement ravagée, ainsi que le restaurant tibétain avec ses tankas si représentatifs des bodhisattvas, ou bouddhas de compassion, et bien d'autres lieux, sans oublier, avec un serrement au cœur, tous les disparus, ainsi que toutes les victimes qui ont enduré tant et tant de souffrances.



De retour en France, à l'examen de ma cheville toujours plâtrée, bien sûr, le diagnostic est tombé : elle avait été mal placée, il fallait la repositionner. Alors bis repetita, plusieurs semaines de plâtre encore à

supporter. Après beaucoup de séances rééducatives chez le kiné, si infructueuses au final, je marchais très mal, ne pouvant plus plier la cheville convenablement et, à chaque pas, ma tête avançait, un peu comme les pigeons se déplaçant sur le sol.

Une collègue que je ne voyais d'ailleurs presque jamais, n'étant pas de mon service, en s'étonnant de me voir marcher ainsi, m'a fait part d'une guérisseuse dans la région de Meaux, et elle m'égrèna alors tout ce qu'elle avait accompli. Etant extrêmement dubitative, je décidais avec David de nous y rendre, attendu que mon état physique ne s'améliorait en aucune façon. C'est lui d'ailleurs qui avait conduit tant j'éprouvais de difficultés pour le faire.

Après notre arrivée dans une cour de ferme, en poussant la porte d'entrée, nous voici dans une grande cuisine. Devant une vieille cuisinière, se tenait assis, la tête penchant sur la poitrine, un vieux monsieur dans les bras de Morphée. Notre hôtesse thérapeute nous invita à nous asseoir. Après la prise en main de ma cheville où elle pratiquait la digipuncture en appuyant vraiment là où c'était très sensible, alors que bien entendu je n'avais apporté aucune radiographie, je pensais alors que, par chance, après tout, cette visite serait bénéfique. Au bout d'un moment elle alla chercher un onguent avec lequel elle me massa la cheville un certain temps.

Après une demi-heure, elle me demanda de me lever et de marcher. J'avais extrêmement peur que ses manipulations soient infructueuses, alors qu'en fait, à mon hyper soulagement, je retrouvais une marche normale, comme précédemment avant l'accident à New Dehli.

Je pensais vraiment que **le Christ** en sa présence avait accompli un miracle, d'autant plus que j'avais vu sur le mur de la cuisine où elle avait pratiqué un tableau de la **Vierge Marie**.

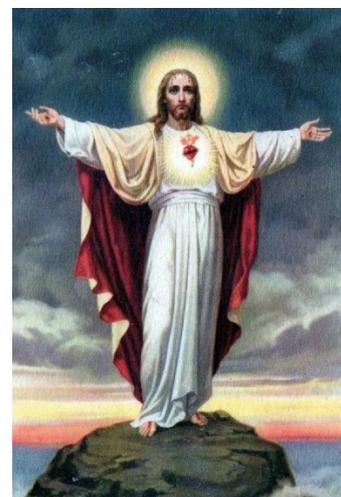


Quant au coût de cette miraculeuse consultation, à l'annonce de ce que je lui devais, elle me rétorqua que je pouvais donner ce que je voulais. Alors je la rétribuais à la mesure de son don de guérison, rien de plus normal. Elle nous expliqua que celui-ci lui venait de sa grand-mère, et que cela avait donc sauté une génération.

A ma plus vive gratitude, après avoir reçu de tels divins soins, émanés de cette Force invisible mais omniprésente, par l'intermédiaire de cette rencontre providentielle, fruit d'un heureux hasard, (*hasard qui est la ruse que Dieu a inventée pour prouver qu'il n'existe pas*) (sic), nous avons pu revenir sur Massy moi pouvant conduire la voiture, avec David comme passager.

Epilogue

Ainsi du **Lotus, symbole de l'Orient**, lié à une divine inspiration en face d'un Bouddha de pierre (matière qui est, pour mémoire, de la lumière concentrée), mais inspiration qui fut empreinte de douleur physique, jusqu'à la **Rose, symbole de l'Occident**, qui matérialisa la fin de nos épreuves, grâce au divin remède de guérison.



Puisse l'Orient être relié à l'Occident par le pont de la Fraternelle Unité, et de l'Universel Amour qui unit la Création tout entière.



Écrits Katmandou Avril-Mai 1980 (Extraits)

Oublier tout ce qui touche à sa personne et sentir son cœur se fondre à la vue de la grande réalité du monde, celle de l'amour création vibrant en toutes choses, comprendre avec discernement et sensibilité les situations devenant justes, qui seraient les plus insensées pour l'œil de la courte vision, celui qui juge de suite l'effet sans saisir les grandes causes, occultées par la brume du superficiel, de la non voyance. Les situations matérielles extérieures, quelles qu'elles soient, ne sont qu'apparence irréaliste. Mais l'observation intense avec amour, sensibilité de ce que l'on voit, en faisant taire le jugement, cela est un pas franchi, nous éloignant de la grande illusion.

Mésaventures, obstacles, ennuis de toute sorte, ne sont que les puissants matériaux qui forgent la croissance de l'âme, qui, sans ces derniers, au stade embryonnaire - c'est-à-dire vie heureuse et fade - font tourner l'être en rond sans cesse, ne sachant pas **pourquoi** il existe. Certains, au vu de ces lignes, penseraient que ce genre de pensée est l'illustration frappante des racines judéo-chrétiennes qui ont engendré tant de jugements négatifs extraits des limbes de l'ignorance. C'est oublier que l'homme emporté, entortillé, emmêlé dans des situations qui ne lui sont guère enviables, s'épanouira par la suite, comme en toute chose sur cette terre, qui est le phénomène de la compensation, de la transformation, tel le **Yi-King** l'enseigne, la Nuit succédant au Jour, la neige glacée devenant brûlante, etc., alchimie transformant la matière grise du plomb de la non

conscience, en matière d'or divine du discernement et de l'amour, par ce phénomène du négatif - qui ne saurait durer - en positif.

Terre illusoirement fardeau de l'homme, n'est que l'outil du travail dur, laborieux, travail infiniment patient qui s'opère afin d'atteindre la grande conquête du joyau de la toute simple prise de conscience de la **raison d'être**. L'homme, s'égarant par le canal de la courte vision, se transforme en homme fortement éclairé par la lumière de la divine conscience. Celui qui se maintient droit et d'humeur inchangée à travers les durs coups de l'existence, pour qui les crêtes et les creux forgés par les tempêtes océanes restent sans saveur, bienheureux est celui-là qui s'approche peu à peu de sa réelle demeure ou ETAT ; La quiétude dans la joie serait aussi un précieux matériau où l'âme s'envelopperait de force rayonnante.

- Celui qui ne souffre plus de solitude bien qu'étant seul,
- Qui reste d'humeur inchangée malgré les creusets de l'existence,
- Qui se forge une patience et un calme serein pour dominer son mental,
- Qui garde la tête froide dans l'abondance,

Bienheureux serait celui-là.

Après avoir subi des images du mental se formant sans cesse (les Vrittis en sanskrit) se succédant les unes aux autres, ou pire, ces visions finissant parfois par dégénérer et s'accompagner par des frustrations, des peurs, telle une roue tournant sans cesse, rongéant un état qui a manqué d'être le bien être, qui se débat avec lui-même, émané de la pensée non créative, parasitaire qui tient là et qui colle, telle la glue visqueuse de notre monde souffreteux et malade. En le sachant on fait des efforts pour s'en débarrasser, pour stopper la roue incessante. Hélas la maîtrise du mental ne s'acquiert jamais par l'effort constant de son égoïsme. L'antidote à ce poison se résume en l'amour se tournant vers Tous et Tout l'Univers et Tout ce qui le compose. On peut alors s' « autoriser » à garder un mental stable, tel un pic rocheux inébranlable et puissant. Avec cette maîtrise il est plus aisé d'offrir sa bonne et durable concentration pour les Grandes Œuvres du Plan. Le mental est projeté vers cet Amour Universel Créatif.

Grande est la compassion à la vue de toutes choses. Grand deviendra l'homme utilisant son mental au vu du pur altruisme pour tous, et nos frères animaux, végétaux, minéraux, et l'univers entier qui font partie de nous-mêmes.

Comprendre que l'on se crée soi-même par une seule voie que puisse suivre l'homme, celle de la « grande voie royale » s'élevant vers la Lumière du grand Tout, ayant commencé par les routes tortueuses, constellées d'épines cuisantes, épines créées par l'hypertrophie de sa propre personnalité, « son JE poison » et tel un vêtement qui a brûlé et torturé le corps et l'esprit, le jeter pour se plonger, libre et dégagé de l'amour de soi-même, vers la grande unité de l'Amour universel, qui n'exclut rien ni personne, et suivre l'ascension de ce chemin glorieux.

Il ne s'agit en aucune façon de vouloir à tout prix un quelconque résultat en se forçant à suivre divers exercices dans l'unique but de sa propre réalisation spirituelle. L'aspirant doit tendre à ce que ses pensées non créatives soient dissipées par l'Amour, **Amour dans l'alignement bien sûr de l'axe du détachement.**

A quoi servirait de suivre des rituels, méditations, des régimes végétariens excessifs ou des exercices de respiration intensifs, si tout ceci n'était pratiqué QU'AUTOUR DU CENTRE DE SA PERSONNALITE, AVEC L'AUTO SATISFACTION DE PARVENIR A UN RESULTAT ? Bien pire, il vaut mieux ne rien faire.

La vie est la meilleure école qui soit, puisqu'elle ne pardonne jamais l'erreur. La connaissance de la vie s'acquiert par la toute simple observation intensive remontant le courant de la succession des effets pour aboutir à leur source : la causalité, c'est aussi, tel un enfant, s'observer soi-même afin de ne pas récidiver ses erreurs passées et procéder par là même à sa propre évolution.

« **Homme connais toi toi-même** ». Rien de nouveau sous le soleil.

Dure en effet est l'école de la vie, où la plupart font des dérapages fatals (suicides), ou d'autres, sans avoir aussi tragiquement raté le cours de leur existence, vont passer leur vie à s'abreuver de leur grande soif du désir et s'abîmer sans cesse dans le **comment** de notre existence matérielle, nécessaire certes oui, mais en éradiquant le **pourquoi**. Oui pourquoi sommes-nous sur cette terre ?

Alors que bien souvent on articule : « Il faut en profiter, on n'a qu'une vie » (sic) en redoublant leur classe, certains butinent sur le chemin de leur réalisation et devront apprendre à affronter les futures épreuves qu'ils se seront eux-mêmes programmées.

Homme, microcosme dans le macrocosme, tu es soumis à cette Loi infallible avec laquelle tu ne peux tricher, là où le libre arbitre n'est qu'un leurre, qu'un redoutable piège existentiel.

Pense donc que tes chutes, tes épreuves, ta vieillesse, ta mort, ne sont jamais gratuites, mais tendent vers cette Evolution pour s'éloigner de la condition présente et ainsi se diriger - plus ou moins rapidement, selon ta force intérieure, ton indicible volonté,- vers le Divin, suprême réalisation de l'homme se créant lui-même, ET LUI SEUL avec cette divine grâce qui ne peut aller à notre rencontre que si on se s'est autorisé à ouvrir la Porte si étroite, par l'arrachement de l'amour de soi-même, de ce poison du JE) - se dirigeant vers l'ETAT de « Sur-Homme » réellement accompli, ou la Réalisation de Soi.



LES MYSTÈRES DE LA TOMBE ET LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR¹

par PHANEG

L'Esprit est UN - la Matière est UNE

Ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité que j'écris cet article, d'autant plus que les explications données ne sont évidemment pas définitives mais parce qu'il fera, je crois, penser, réfléchir et méditer. Il est bon, du reste, que certaines questions restent un peu mystérieuses pour notre raison et que nous croyions à la résurrection de la chair surtout par l'humilité et par la Foi.

Que se passe-t-il après que notre organisme physique a cessé de constituer pour notre Esprit un instrument capable de le manifester dans la matière ?

L'Ame, principe animateur, a brisé les liens qui lui permettaient d'agir sur le monde extérieur par l'intermédiaire du cerveau et du cœur : la Conscience n'est plus dans le corps visible et elle fonctionne ailleurs.

L'instrument qui nous a servi quelques années est déposé dans la terre, mais la décomposition est-elle un anéantissement ? Que se passe-t-il exactement et que pouvons-nous percevoir ou connaître une fois la tombe refermée ?

Enfin, ce corps que nous devons reprendre à la Résurrection, quel sera son avenir d'ici-là ? Pour essayer de répondre à ces questions, nous examinerons successivement la composition de notre corps physique et les différents états de la matière sous lesquels nos cellules peuvent se présenter, le degré de leurs conscience et de leur intelligence propre ; le milieu minéral, végétal et animal où ces cellules vont évoluer après leur libération - Nous rechercherons, en rappelant même les découvertes les plus récentes de la science, quel est le terme final de cette évolution et, je l'espère, nous pourrons alors mieux comprendre une Loi énoncée dans « Quelques Paroles directes » ; « *Psyché* » page 110, numéro

¹ Psyché n° 399, décembre 1929.

spécial consacré au Dr Marc Haven : « *Vous reprenez votre corps là où vous l'avez laissé, vous avez toujours le même corps (mêmes éléments sous différentes formes)* ».

Dans son étude intitulée « Le Corps, le Cœur de l'homme et l'Esprit » (« *Psyché* » n° de mars 1927), le Docteur Marc Haven établit que le corps humain a été formé d'atomes que nous trouvons dans les couches profondes de la terre : carbone, oxygène, silice, calcium, soufre, etc. Il a fallu, dit-il, que ces molécules prennent contact les unes avec les autres, dans la matière minérale, évoluent jusqu'au végétal, passent dans le règne animal par l'intermédiaire des herbivores et enfin dans le corps humain, où les cellules formeront un organe avec l'aide des siècles.

Notre matière physique est toujours en évolution et en perfectionnement continu. Elle se présente à l'état solide liquide, gazeux, radiant, éthérique. Des expériences précises (Durville, de Rochas et d'autres) ont prouvé que le siège réel de nos sensations est dans ces dernières cellules et non dans les organes physiques grossiers qui ne fonctionnent plus dès qu'elles sont extériorisées par le sommeil magnétique ou anesthésique. Notre corps est presque à ce moment un cadavre. La petite partie de notre conscience que nous connaissons peut quitter notre cerveau dans le sommeil ou l'extase. Voilà ce qu'il faut retenir ; on ne constate plus alors que la vie inférieure, chimique, végétative. La seule différence avec la mort réelle c'est que l'Ame n'a pas encore abandonné la direction de la machine humaine et que les liens ne sont pas brisés, mais seulement distendus.

Avant d'aller plus loin et pour que notre étude soit plus complète, il y a lieu de rappeler ici deux Lois intéressantes : celle de l'intelligence et de la mémoire des cellules nerveuses (Plexus) et celle de la force conservatrice de la forme. Je n'en dirai que peu de choses. Que nos plexus soient doués d'une sorte d'intelligence rudimentaire et d'une mémoire précise, cela ne peut faire aucun doute pour le physiologiste qui constate par exemple la reproduction identique des petites lignes qui strient l'extrémité du doigt après qu'elles ont été détruites par une blessure légère. En ce qui concerne le principe conservateur de la forme, nous pouvons en avoir la preuve en nous basant sur les belles expériences de Claude Bernard, de Flourens et de leurs successeurs. Elles ont démontré

que nos cellules se renouvellent toutes en 3 ou 4 ans et cependant quand je revois un ami au bout de ce temps, sa forme n'a presque pas changé. Il y a donc en nous un principe non visible qui a agi et nous pensons que ce principe est tout simplement le double, ou Corps astral, qui lui-même n'est qu'une manifestation de la Vie, un lien avec les parties les plus grossières de l'Âme.

Cette intelligence de la partie astrale de nos plexus nerveux, cette force conservatrice de la forme, échappent, il me semble, à la mort ; elles ont certainement un rôle important à jouer dans le travail qui s'effectue après la mise en terre et que nous allons étudier maintenant.

Dès que le cadavre a été déposé dans la tombe et d'autant plus vite que le cercueil sera en bois plus léger, commence une série de transformations dont une partie seulement est connue. Sous l'influence de la chaleur et de différents agents, la décomposition de la matière se produit. En réalité, les cellules qui composent nos organes n'étant plus comprimées par la force qui les maintenait unies, reprennent leur liberté. Les atomes de calcium, de carbone, de silice, d'azote, de métaux en suspension dans le sang, etc. vont donc être disponibles et prêts à subir l'évolution nécessaire. Une partie de ces cellules passera dans les minéraux, végétaux et animaux voisins et ici nous entrons dans un domaine moins connu.

Aujourd'hui, la science admet que la matière, non seulement peut passer à l'état radial et colloïdal, mais encore se dématérialiser entièrement et il n'est pas anti-scientifique d'enseigner que les cellules libérées de nos corps passent à un état subtil où elles peuvent facilement traverser la matière solide. Le Dr Marc Haven, dans « *Psyché* » Mars 1927, dit page 46, en renvoi : « *on reconnaît que l'atome de carbone (par exemple) peut se présenter à l'état colloïdal, amorphe, etc.* ».

Nous voici au cœur même de notre sujet : page 80, de la même revue, l'auteur cite le passage suivant : jadis, Tcheou Huong disait que : « *les transports des particules des êtres défunts, sous l'action de la terre, sont imperceptibles* ». (Lao-Tseu, ch.1, p.70). Et cette idée ne peut même plus nous étonner à une époque où l'on étudie couramment la dématérialisation de la matière, le noyau de l'atome, les radiations invisibles, les rayons ultra-gamma, ultra-béta, les ions,

les électrons, etc. qui ne sont déjà plus de la matière physique, mais bien les débuts de la matière supérieure, (astrale, disaient les écoles occultistes).

Nous sommes donc en droit de penser que si au bout de cinquante ans ou ouvre une tombe, au moins une grande partie du corps qu'elle contenait n'a pas été anéantie, mais a pu être transportée dans l'une quelconque des directions de l'espace ; soit sur des ondes spéciales, soit sur des courants depuis longtemps familiers aux occultistes et que la science redécouvrira sûrement tôt ou tard.

Dans le même numéro de « *Psyché* », page 110, le Docteur Marc Haven cite l'enseignement suivant « *Nous avons toujours le même corps, les mêmes éléments, c'est-à-dire que nous le reprenons là où nous l'avons laissé* ». Cette loi assez obscure s'éclaire bien, je pense, et se comprend si l'on se rapporte aux pages précédentes.

Nous supposons naturellement admise l'existence d'un Être spirituel et d'une âme pour chacun de nous : l'âme étant considérée comme le principe animateur de la matière. À chaque mort, le corps que l'Ame vient d'abandonner subit plus ou moins lentement les transformations décrites plus haut, selon que le cercueil est en bois léger ou en plomb ou déposé dans un caveau. Dès que la future mère est prête et qu'elle a été fécondée, le transport des cellules passées à l'état radiant s'effectue sous la direction de l'Ame, et le nouveau corps se reconstruit, très souvent, je pense, à peu près semblable à l'ancien, car le principe conservateur des formes dont nous avons constaté l'action pendant la vie doit continuer d'agir. Nous reprenons bien ainsi le même corps là où nous l'avons laissé. Mais l'enseignement ci-dessus précise qu'il s'agit des mêmes éléments. Cela revient à dire que nous reprenons les « *principes* » servant à composer le corps, c'est-à-dire les cellules, bases de chaque organe, qui sont passées à un état subtil et ont été transportées jusqu'à la future mère. Rappelant ici quelques souvenirs de « l'Embryologie occulte » de Papus, nous pensons que c'est dans l'œuf, d'où sort tout être vivant, que se concentrent les éléments du futur corps, très probablement à l'instant où il a été fécondé. Cette concentration doit se faire dans l'un des feuillets externes et, de là, ce dynamisme initial va diriger tout le travail de développement du fœtus et

d'abord celui du système nerveux (Papus, *Traité méthodique*, p. 273 et sq.). À un certain moment de la gestation, le Corps subtil est formé, constituant, d'après les traditions orientales et occidentales, le moule sur lequel vont se placer les cellules dues à la vie de la Mère qui fournit ainsi la matière physique du Corps, mais les Éléments, base du futur organisme, viennent bien de l'ancien corps. La part de la mère n'en est pas diminuée.

Examinons maintenant quelques conséquences de cette Loi. Tout d'abord, il apparaît que l'incinération et l'embaumement, qui, sans en empêcher complètement la réalisation, mais la rendant plus difficile, doivent être évités ainsi que l'emploi du plomb pour le cercueil. La mise en terre dans un cercueil de bois mince, voilà le procédé le meilleur qui, du reste, a été recommandé par l'Église.

Remarquons ensuite que si les choses se passent comme nous l'indique la « *Parole directe* » citée ci-dessus, je comprends fort bien que si j'ai abusé de mon estomac ou de n'importe quel autre de mes organes, j'en souffrirai forcément dans ma vie suivante car les cellules affaiblies sont transportées dans le même état. Par exemple, beaucoup d'infirmités de naissance sont des êtres qui ont détruit leur corps par le suicide avant l'heure fixée. L'embaumement pratiqué chez les égyptiens et certains peuples, la conservation des cadavres dans des terrains secs et calcaires, la préservation des corps de quelques Saints due à la pureté de leur Âme, de leur vitalité et à l'ascétisme, ne semblent pas constituer des exceptions, en partie, parce que ces faits sont relativement rares et en partie parce que les Éléments de ces organismes physiques peuvent malgré tout passer à l'état radiant ou éthérique. Du reste, en particulier chez les Égyptiens, tous les initiés connaissent les troubles profonds et les conséquences terribles qui ont été la suite de leur décision volontaire d'empêcher la décomposition des corps de leur Élite dans le but d'amasser d'énormes forces fluidiques, destinées à des buts occultes.

Il nous faut aussi jeter un regard sur le milieu minéral, végétal et animal où notre corps va subir les changements nécessaires. Là encore l'orientation nouvelle de la science, qui sait aujourd'hui reconnaître la Vie, même dans les minéraux, nous permettra certaines idées qui auraient paru il y a vingt ans tout à fait inadmissibles. On n'est pas loin de reconnaître que la conscience

étant un des attributs de la Vie, il est possible de dire que le minéral à une certaine notion de lui-même, très rudimentaire certes, mais réelle. La science ne peut encore aller cependant jusqu'à la notion, familière aux Mystiques chrétiens, de responsabilité, de liberté et de tendance vers l'Esprit Pur que possède une simple pierre. Aussi, c'est seulement sous forme de légende que nous parlerons du rôle que la partie spirituelle de nos organes, surtout le cerveau et le cœur, ont à jouer dans la terre. C'est cependant un beau spectacle que de voir leur esprit sous forme de lumières colorées, s'arrêter un instant ; appeler les esprits obscurs des minéraux et les grouper autour d'eux. Elles sont, en effet, nos cellules, la seule forme sous laquelle *l'Esprit créateur* peut être perçu, dans ce milieu sombre. Des *inter échanges* se produisent du reste, comme partout où il y a Vie, et une aide mystérieuse peut être donnée par ces esprits élémentaires à nos particules corporelles dans le travail difficile que j'ai tenté de décrire.

Nous ne présentons pas, bien entendu, ces notions nouvelles, pour quelques lecteurs, comme un dogme, mais nous y trouverons, je crois, quelques lumières pour l'étude des rapports possibles entre la tombe et le berceau et le grand problème si important de la naissance et de la mort pourrait en être un peu éclairci.

Ici se présente tout naturellement à notre mémoire ce qu'on a appelé la réincarnation. A mon avis, seul l'Être qui pourrait être sûr de savoir de ce que sont la Matière et l'Esprit en parlerait en connaissance de cause. En tout cas, si le fait est certain, le mot est sûrement inexact, car il donne l'idée de pénétration dans la matière physique d'un Principe spirituel. Je pense que ce dernier n'est jamais prisonnier d'un organisme de chair. C'est par l'âme, qui dans ses parties inférieures touche à ce que la science occulte appelle *corps astral*, que l'Esprit, parcelle de l'absolu créateur, siège de notre moi réel, agit sur le corps, un peu comme un opérateur projette les ondes nouvelles pour diriger à distance un bateau ou un avion, sans s'y trouver corporellement. Une grande quantité d'êtres humains n'ont aucune conscience de cette direction. Il faut gagner son Ame par la patience, c'est-à-dire que beaucoup de temps et d'efforts sont nécessaires pour commencer à se rendre compte de l'existence de notre âme tout à fait en dehors de notre matière.

Ainsi, comme nous avons toujours le même corps, la mort n'a aucune espèce de sens pour notre moi véritable ; elle n'a plus ses aiguillons. Notre âme cesse momentanément son action sur notre corps : ou plutôt, elle agit sur lui autrement, pendant qu'il se renouvelle et se reconstitue, et elle a, du reste, d'autres instruments, car son activité est incessante. Il n'y a donc aucune interruption dans notre vie, ni dans notre travail, ni dans nos efforts pour atteindre un but dont notre conscience ne peut avoir physiquement qu'une idée imparfaite. Ainsi également, nous sommes définitivement fixés sur l'absurdité de nos raisonnements, de nos façons de voir lorsqu'il s'agit de la notion de l'Absolu, de l'Esprit et des grandes énigmes que l'Univers nous présente. Et cependant, les hommes continuent de parler et d'écrire sur ces sujets ; ont-ils tort de le faire ? Non : on doit travailler, mais ils ont tort d'attribuer à leurs systèmes philosophiques ou à leurs théories scientifiques une valeur importante et, pour quelqu'un, définitive.

Enfin, les idées que nous avons remuées dans cette étude ne peuvent manquer de nous rappeler un des dogmes les plus obscurs de l'Église chrétienne : la résurrection de la chair. Sans prétendre l'expliquer, les pages précédentes nous aideront cependant à en admettre la possibilité.

Voici donc un résumé du dogme catholique et de la célèbre Épître de saint Paul : « *Tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde ressusciteront avec le même corps qui leur aura servi pendant leur vie ; ce seront les mêmes corps ; mais il sera hideux et grossier pour les méchants, glorieux pour les bons (jouissant des qualités suivantes : immortalité, impassibilité, clarté, agilité, subtilité)* » (catéchisme romain).

Saint Paul, lui, dit en résumé : « *Pour qu'une graine produise une fleur vivante, il faut qu'elle meure comme graine. Le Corps vivant qui naît n'est pas semblable à ce qui lui donne naissance. Des différences très grandes existeront entre les corps ressuscités, comme composition et éclat. Le corps humain provient d'une semence corruptible, méprisable, faible, animale, périssable. Le corps ressuscité sera incorruptible, glorieux, plein de force, spirituel, éternel* ».

Remarquons tout d'abord le rapport très strict qui existe entre l'affirmation de l'Église et la parole directe à laquelle nos amis attachent avec raison une importance définitive : « *Vous ressusciterez avec le même corps qui vous aura servi* », dit le catéchisme.

« *Vous reprenez votre corps là où vous l'avez laissé, vous avez toujours le même corps* », lisons-nous dans « *Psyché* ». Il s'agit évidemment d'un enseignement identique. Que nous reprenions ce corps une seule fois à la résurrection et que notre Ame purifiée le transforme en corps glorieux, ou que nous le reprenions à plusieurs reprises, l'affinant sans cesse et le rapprochant de plus en plus de l'Esprit, jusqu'au dernier Jugement, cela n'a pas une importance énorme. Le processus est le même. L'Église catholique ajoute qu'à la résurrection, le corps sera hideux et grossier pour ceux qui auront refusé la Lumière et l'effort, qui se seront livrés au mal sans repentir ; nous pouvons espérer que même pour eux tout ne sera pas fini et que l'Esprit ne les laissera pas sans aide. Pour les bons, c'est-à-dire l'immense majorité qui auront fait des efforts progressifs vers le Bien, l'Amour, la Charité vraie, pour tous ceux auxquels Jésus pensait lorsqu'il disait : « *Soyez sans crainte ; il a plu au Père de vous réserver le Royaume* », le Corps de résurrection sera tel que le décrit saint Paul : resplendissant, immortel, impassible, agile et subtil. Toutes les molécules auront été transmues. Ce qui aura été semé corruptible et mortel, sera incorruptible, éternel et, à des degrés différents, tous nos corps deviendront capables de vivre dans ce que le Christ appelle son Royaume.

Dans l'hypothèse de notre vie ininterrompue matérielle, comment cette transformation aura-t-elle pu se réaliser plus ou moins longuement ? Citons ici encore une des paroles directes, recueillies par le Dr Marc Haven (page 110 « *Psyché* ») : « *C'est vous-même qui avez formé votre corps et qui le préparez depuis des siècles* ». Notre corps glorieux, c'est notre personnalité vraie qui lentement, d'âge en âge, l'aura formé. À chaque pardon à chaque défaut vaincu, à chaque effort vers l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu, le travail invisible s'accomplit et peut-être le Christ construit-il parallèlement les assises mystérieuses de ce Royaume, où, régénérés, victorieux, purifiés, nous vivrons un jour près de Lui en corps, en âme et en Esprit.

DES PRESENCES DANS L'HISTOIRE DE
L'OCCULTISME EN FRANCE

par Dominique DUBOIS

*Évoquer respectueusement ceux qui nous ont tracé
le chemin ne relève pas de la seule nostalgie.
Ceux-là, que Dominique Dubois nous a présentés,
n'ont pas connu la « célébrité » de Martines,
de Saint-Martin, de Papus, de Sédir, de Guaita
et de quelques autres
mais ils ont apporté leur pierre à l'édification,
patiente et discrète, de l'œuvre intemporelle
dont nous ne sommes que les modestes héritiers (NDLR).*

Le temps, dit-on, est illusoire, puisque dans l'Absolu il s'effacera dans l'Ain Soph Aur. Cependant, la nature nous a pourvu d'une mémoire, et dans le cas qui nous intéresse ici, il est fort utile de redécouvrir quelques personnages oubliés ; d'autant plus que les trois auteurs qui nous intéressent ici apportèrent leur présence dans l'édifice de l'histoire de l'occultisme français. Certes, leurs vies respectives n'ont pas acquis la notoriété d'un Papus, d'un Sédir, d'un de Guaita, etc., mais ils nous ont au moins montré leurs attachements d'une manière ou d'une autre à l'invisible. Dans ce sens ils méritent, humainement parlant, un petit coup de crayon. Brossons donc leur portrait.

Louis Ménard

(1822-1901)

Sans doute le moins occultiste des trois, mais le plus érudit. A la mort de Louis Ménard, survenue en février 1901, quelques littérateurs ou

chroniqueurs du journal « *Les Annales Politiques Littéraires* » lui consacrèrent quelques lignes. Le souvenir qu'il en laissa prédomina dans la simplicité. Ménard est mort obscurément comme par dédain du monde, il avait voulu vivre. C'était un maître de l'exégèse, un helléniste, un historien, un poète, un philosophe, un chimiste (il est l'inventeur de la nitromannite), un grand semeur d'idées. Ses œuvres : *la Morale avant les philosophes*, *Le polythéisme hellénique*, *Hermès Trimesgiste*, *L'Histoire des anciens peuples de l'Orient*, *Les Lettres d'un Mort*, *Les Rêveries d'un Païen mystique* (composées dans une orthographe simplifiée dont il est l'inventeur). Son ami romancier, historien et auteur dramatique Henry Houssaye (1848-1911) dira de cet homme qu'il était avant tout un solitaire. Il vivait en styliste, au sixième étage de sa vieille maison. Il dédaigna les Académies, les honneurs, la célébrité. Tout, sauf l'étude, lui semblait chimère. Comme ce Grec qui faisait des statues dans une île déserte, Ménard écrivait pour lui tout seul. C'est, en quelque sorte, malgré lui qu'il avait des lecteurs, des admirateurs. Il ne s'en préoccupait point d'en augmenter le nombre. Il s'absorbait dans cette seconde vie des écrivains où ils oublient la réalité, poètes pour vivre le rêve, historiens pour vivre le passé.

Personne n'est peut-être censé oublier son incursion dans la librairie de l'Art Indépendant d'Edmond Bailly (1850-1916), un de ses éditeurs qui publia sa 5^e série, « *Lettres d'un mort, les opinions d'un païen sur la Société moderne* ». Quoiqu'il en soit, les occultistes de cet univers fascinant de la Belle Epoque l'ont bien remarqué. Les divers ouvrages helléniques de Louis Ménard impressionnent peut-être, mais le personnage est abordable, et surtout demeure humble de nature. D'ailleurs les occultistes, jusqu'à preuve du contraire, n'eurent jamais à se plaindre de son attitude.

La revue de Papus, *L'initiation*, le cite respectueusement ; d'autres occultistes le mentionnèrent dans leurs ouvrages ou dans la partie bibliographique de leurs œuvres, tels que, pour ne citer que le plus connu, Stanislas de Guaita ; le reporter de l'occultisme Jules Bois (1868-1943) lui consacra un chapitre entier dans son livre « *Les Petites Religions de Paris* » (1894), le plus vénérable des adorateurs de Jupiter Olympien, qui affirma à Jules Bois que son culte aux dieux est tout intérieur et qu'il est peut-être le dernier païen qui, mystiquement, rende hommage aux dieux d'Homère ; la revue *La Haute Science* (1893-1894), revue documentaire, selon le sous-titre, de la tradition ésotérique et du symbolisme religieux, lui demande d'honorer quelques pages (Ménard traduisit les *Hymnes* de Proclus), comme l'ont fait Jules Bois, René

Basset (1855-1924), le taoïste Matgioi, *alias* Albert Pourvoirville (1861-1940), l'orientaliste Emile Burnouf (1821-1907), etc. ; *L'Isis moderne* (1896-1897), la revue des sciences modernes, publiée par le toujours inusable Edmond Bailly, accapare sa précieuse collaboration - signalons au passage un article du Dr Hyppolite Baraduc (1850-1902), et un inédit de Feu Eliphas Lévi - etc.

Bref, on pourrait peut-être encore allonger la liste de ses articles, néanmoins, il nous semble que sa participation, sans doute assez discrète mais réelle, dans le milieu occultiste de la Belle-Epoque a marqué indubitablement les esprits de l'époque. En 1940, Dorbon-Aîné classa les livres de Louis Ménéard dans sa *Bibliotheca Esoterica*, un catalogue (encore recherché de nos jours) des ouvrages anciens et modernes qui traitent des Sciences Occultes. En d'autres termes, son nom aujourd'hui n'est peut-être pas si inconnu. Dans le cas contraire, l'article ici présent sera peut-être le bienvenu. Pour terminer cette trop courte biographie de l'ami de Baudelaire, insérons un petit sonnet antique du poète-philosophe Louis Ménéard.

Icare

J'ai souvent répété les paroles des sages,
Que tout bonheur humain se paye et qu'il vaut mieux,
Libre et fort, dans la paix immobile des dieux,
Voir la vie à ses pieds, du bord calme des plages.

Mais, maintenant, l'abîme a fasciné mes yeux ;
Je voudrais, comme Icare, au-dessus des nuages,
Vers la zone de flamme où germent les orages,
M'élancer, et mourir quand j'aurai vu les cieux.

Je sais, je sais déjà tout ce que vous me dites,
Mais la vision sainte est là ; je veux saisir
Mon rêve et, sous le ciel embrasé du désir,

Braver la soif ardente et les fièvres maudites
Et les remords sans fin, pour ce bonheur d'un jour,
Le divin, l'infini, l'insatiable amour.

Bibliographie sommaire pour Louis Ménard :

- « *Les Annales Politiques et Littéraires* », du 17 février 1901, dans la rubrique « Les Echos de Paris », p. 101, *Sonnets antiques*, p. 107.
- Dorbon-Aîné, « *Bibliotheca Esoterica* », Paris, 1940.
- Jules Bois, « *Les Petites Religions de Paris* », pp. 3-19, Léon Chailley, Paris, 1894.
- Louis Ménard, « *Lettres d'un mort, opinions d'un païen sur le monde moderne* », cinquième série, Librairie de l'Art Indépendant, Paris, 1895.

Jacques Brieu (1866-1921)

Des trois personnages, il reste sans nul doute le plus engagé dans l'ésotérisme. Une bonne dose d'érudition dans la vie profane, c'était un ancien élève de l'École Polytechnique ; une carrière réussie dans l'armée, il était Lieutenant-colonel ; un bon niveau littéraire, il était écrivain et journaliste ; un esprit curieux pour le sens de la vie, il était philosophe et secrétaire de Strada (pseudonyme de Delarue) ; un attrait prononcé pour l'Au-delà, l'occultisme l'attira durablement.

Pour Jacques Brieu, certes, pas de coups d'éclats dans les annales de l'occultisme français, mais quelques passages remarquables. Signalons-en quelques-uns. Nous savons par exemple que ses premières fréquentations dans la mouvance occultiste parisienne tournent autour de 1890. Une incursion incontournable dans le vivier papusien l'amène donc en droite ligne dans le Martinisme. Il y obtient ses classiques et respectifs degrés de l'O. M. T., mais en 1897 Brieu menace de démission en contestant la partie exclusivement chrétienne du Martinisme. Une lettre de Brieu adressée à Papus fait ainsi état de son désaccord : « *Je ne crois pas à l'existence du Verbe fait chair venu personnellement sous la forme du Christ individu... Le Dieu absolu était au-dessus de tous les êtres et l'infini ne pouvait s'incarner que dans l'ensemble de l'humanité, se faire chair perpétuellement et universellement, les messies humains ne formant qu'un cas particulier et tout homme pouvant devenir un Christ* ». Jacques Brieu mit-il sa démission à exécution ? Nous l'ignorons, cependant il est utile de signaler qu'en 1899 il reçut de l'Ordre Martiniste

une charte d'honneur.

En 1897, il répond présent à la vaste enquête sur l'Hermétisme populaire lancée par la revue mensuelle *L'Hyperchimie* de Jollivet-Castellot (1874-1937). Les consultations publiées par ladite revue comprennent des réponses les plus autorisées de l'Occultisme et de la Théosophie : de l'incontournable Papus ; de Stanislas de Guaita, dont Oswald Wirth fut le porte-parole ; de Paul Sédir (1871-1926) ; du théosophe le Dr Théophile Pascal (1860-1909), directeur du *Lotus Bleu* ; de l'occultiste F.Ch. Barlet (1838-1921) ; de Marius Decrespe ; de J.-Camille Chaigneau, de *L'Humanité Intégrale* ; de l'alchimiste Auguste Strindberg ; de Louis Esquieu ; d'Alban Dubet, *secrétaire général du Syndicat de la Presse spiritualiste* ; de René Philipon, *alias* Jean Tabris (1870-1936), futur éditeur de la bibliothèque rosicrucienne d'Henri Chacornac ; de Jules Bois ; bien entendu de Jacques Brieu ; etc.

La réponse de Brieu dans cette enquête demeure intéressante, car on touche le philosophe averti et convaincu qui dénonce le matérialisme, le sectarisme, et la tyrannie. Son but final est de hâter l'avènement du Règne de la Certitude et de l'Unité. Il pense que, pour abattre le matérialisme, il faut montrer aux hommes qu'il y a d'autres faits que les faits matériels, ou que pour détruire le sectarisme, il faut enseigner aux hommes à penser en mode impersonnel ; etc. Bref, Brieu établit une philosophie de la vie. Elle n'est pas définitive, car toute sa vie durant il la cherchera aux travers des divers groupes ésotériques. Toutefois une plaquette de Brieu publiée à la Librairie du magnétisme d'Hector Durville (1849-1923), intitulée « *Essai Critique sur La Forme* » (1909), nous donna un solide aperçu de ses réflexions philosophiques sur la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale. D'autres ouvrages culminent dans sa démarche, nous oserons dire dans sa philosophie ésotérique ; ils gagnent à être connus ou redécouverts, tels que « *Strada. Sa Philosophie du Fait et ses conséquences* » (1901), « *Esotérisme et spiritisme* » (1907), ou encore « *La méthode scientifique et la méthode occultiste* » (1910 ?).

D'autres participations ou écrits sont à l'actif de Jacques Brieu ; citons sa conférence sur le voyant Swedenborg « *L'illumineisme et le plan astral* » au « Congrès Spirite et Spiritualiste international de Paris » (1900) ; sa collaboration à *La Plume* (1894-1900) et surtout, dès 1896, ses chroniques ésotériques tenues régulièrement au *Mercur de France*. N'omettons pas aussi « *le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* » dans lequel ses articles (1913-1914) relatifs à l'astrologie

donnèrent lieu à une controverse technique prolongée entre lui et le polytechnicien et astrologue Paul Flambart *alias* Paul Choisnard (1867-1930).

Enfin signalons que Jacques Brieu fit partie, vers 1910, de la « Société des Sciences anciennes » dont le fondateur, un des plus grands occultistes du début du 20^e siècle, n'était autre que Pierre Vincenti Piobb (1874-1942).

Bibliographie sommaire pour Jacques Brieu :

- Vte Charles de Herblais de Thun in « *Encyclopédie du Mouvement Astrologique de Langue Française au 20^e siècle* », Aux Editions de la Revue Demain, p. 239, exemplaire n° 816, Bruxelles 1943.
- Jacques Brieu in « *Essai Critique sur La Forme* », Librairie du Magnétisme, Paris, 1909.
- André Marie-Sophie et Christophe Beaufiles in « *Papus, biographie, la Belle Epoque de l'occultisme* », p. 195, Berg International, 1995.
- Jean-Pierre Laurant in « *L'Ésotérisme Chrétien en France au XIX^e siècle* », p. 141, Éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 1992.
- Paul Flambart in « *Entretiens sur l'Astrologie* », pp. 49, 50, 62-70, Bibliothèque Chacornac, Paris, 1920.
- *L'Hyperchimie*, Revue mensuelle d'Alchimie, d'Hermétisme et de Médecine Spagyrique, pp 7-8, Numéro 11, deuxième année, novembre 1897.

Paul Redonnel (1860-1935)

Peut-être le moins intéressant des trois ; des lacunes évidentes en matière d'ésothérisme, mais un bon littérateur et poète. Toujours est-il que Paul Redonnel mérite tout de même qu'on en trace un rapide portrait, ne serait-ce que parce qu'il doit être considéré comme un maillon de la chaîne de l'histoire française de l'occultisme. Parlons d'abord du poète.

Il demeure pratiquement inconnu du public puisqu'il ne fut jamais cité dans les encyclopédies, pourtant il fut à ses premières heures poète. Il est vrai que son *Liminaires* (1891), dédié aux ignorants de la glèbe, ne fit pas école, et ses essais, au point de vue de la poésie, par les *petites*

revues ou plutôt par les *Revue indépendante* pour leur donner un qualificatif plus juste, sont presque passés inaperçus. Bref, le manque de raffinement de Redonnel pécha peut-être quelque peu ; néanmoins Jules Bois, qui avait la charge de chroniquer dans la revue *L'Etoile* d'Albert Jounet (1863-1923) les ouvrages littéraires et ésotériques, est preneur. Il livre ainsi, comme à son accoutumée, ses rutilantes analyses :

« Dans ce siècle où, à force de se raffiner, quelques-uns sont devenus d'un mince qui fait sourire, ce jeune homme revient à la terre bonne nourricière pour y puiser la force antique, depuis des générations perdues... M. Paul Redonnel n'est pas un barbare, peu lui étant l'éclat, le luxe, le vieux fatras des écoles, dont les barbares, ainsi que des enfants raffolent ; ce serait plutôt un paysan dans le noble sens du mot. Il va droit au but et il lui faut de la nourriture solide. Voilà qui fait une place à part... Ses parrains qu'il désavoue peut-être, Richopin, Verlaine et René Ghil... Je ne le trouve pas obscur ; tout au plus s'il est trouble, M. Paul Redonnel se préoccupe peu d'ordonner d'après les lois de l'école ses poèmes ».

Après avoir quitté en 1890 le secrétariat de rédaction de *La Plume* (1889-1913) de Léon Deschamps (1863-1899), Paul Redonnel fonda au côté d'André Haguenot (août 1891), au 17 rue du Commandeur (Paris 14^e), *Chimère*, une revue Indépendante et d'insolence littéraire. Celle-ci trouva provisoirement local au 4 du Boulevard Renouvier, à Montpellier ; puis enfin chez Edmond Bailly (un petit coup de pouce de Jules Bois ?) à l'adresse bien connue de la librairie parisienne de l'Art Indépendant. Quelques poésies de Redonnel illustrèrent tout naturellement *L'Etoile* ; dont une dédiée à Jules Bois « *A travers l'Affre mortelle* ».

La revue *Chimère* perdura jusqu'au 30 avril 1893. Quelques talentueux contributeurs apportèrent, dans cette revue rarissime, un solide édifice littéraire. Citons l'ami de Mistral, Pierre Dévoluy, alors secrétaire de la rédaction de ladite revue, et auteur de « *Bois ton sang* » (1892) chez le libraire Edmond Bailly ; Paul Valéry (1871-1945), sous le pseudonyme de Doris ; Verlaine ; Stéphane Mallarmé (1842-1898), durant l'année 1893 ; Jules Renard (1864-1910) ; Louis Dumur (1863-1933) ; Charles Maurras (1868-1952) ; Rémy de Gourmont ; ainsi qu'un *postumus* de Rimbaud. Par la suite, Redonnel vécut quelque temps dans le midi et prêta sa plume à *La France d'Oc*, à laquelle collaborèrent les meilleurs écrivains des provinces françaises.

De retour à Paris, il s'orienta vers l'hermétisme. Là, encore, son nom dans l'histoire de l'ésotérisme apparaît peu ou prou. Il est certain, certes, que parfois la teneur et la légèreté de ses articles sur l'occultisme avaient de quoi faire frémir les spécialistes les plus autorisés en la matière. D'ailleurs l'occultiste Jean Bricaud (1881-1934) qui avait relevé

dans *Le Voile d'Isis* un très curieux article de Redonnel sur les écrivains célèbres et les nombres : Victor Hugo et le nombre 13 ; Th. Gauthier et le nombre 14 ; E. Zola et le nombre 17, etc., ne s'était pas privé, à juste raison, d'en aviser les lecteurs de sa revue occultiste « *Les Annales Initiatiques* ».

En dépit de cela, relevons son nom dans une luxueuse publication, « *Les Sciences Maudites* » (1900), au côté du publiciste et éditeur Paul Ferniot, et surtout de l'Hyperchimiste et Président de la Société Alchimique de France, Monsieur François Jollivet-Castelot (1874-1937). Un peu plus tard, on le retrouva même pour un temps rédacteur en chef de la non moindre célèbre revue *Le Voile d'Isis*, dans laquelle abondent ses articles, parfois signés Yan Mongoï, avec en prime des traductions du latin en français des textes, notamment de Madathanus, rosicrucien (peut-être), et alchimiste du 17^e siècle. Quelques poésies et des comptes rendus des livres et des revues complétèrent dûment sa dense collaboration. Il quitta pourtant, fin 1928 ou début 1929, la rédaction du *Voile d'Isis* de son ami Paul Chacornac (1884-1964), au même titre que l'hermétiste chrétien Georges Tamos (1884-1966), pour entrer au *Mercur de France*. Il est vrai, pour information, que *Le Voile d'Isis*, sous l'égide de René Guénon et de son disciple Marcelle Clavelle, *alias* Jean Reyor (1905- ?), entamait sa transformation en *Etudes Traditionnelles*. Il n'en demeure pas moins réel que *Le Voile d'Isis* avait un besoin urgent de rehausser son contenu qui, il faut bien le dire, faisait pâle figure en matière d'hermétisme ou d'occultisme.

Pour en revenir à la collaboration très éphémère de Redonnel au *Mercur de France* - une série moderne ressuscitée en 1890 par Alfred Vallette (1858-1935), et qui fut dans ses débuts le vivier ou la citadelle du mouvement symboliste - une petite note du mémorialiste, du secrétaire de ladite revue, et chroniqueur dramatique, M. Paul Léautaud (1872-1956), écrite avec condescendance dans le *Journal Littéraire*, et rapportée avec impertinence par M.-S. André, nous indique que :

« *Ce pauvre Redonnel si minable d'aspect, de physionomie et de carrière à vau-l'eau... s'occupait de spiritisme sans trouver l'esprit nécessaire pour tenir exacts ses comptes de volumes, ce qui lui valut d'être congédié en 1930* ».

Signalons tout de même, par charité, que Paul Redonnel avait 70 ans. Par ailleurs, relevons sa présentation insérée dans l'ouvrage plaisant de Paul Chacornac « *Eliphas Lévi (1810-1875)* » (1926), ainsi qu'une publication luxueuse « *Chansons Eternelles* » (1894) à la Bibliothèque de

La Plume. Terminons l'article de Redonnel sur une de ses poésies, là où véritablement il sut œuvrer durablement dans *Le Voile d'Isis*.

Une nuit de Septembre

Patiné par le temps et de mousse verdi
Le temple clos, voilé de crêpe, est assoupi.
Ce deuil et ce sommeil ne sont que d'apparence,
Les Flots des souvenirs y rompent le silence.
Les Frises s'entretiennent d'amour ; sur les Toits,
Soupirent les aveux échangés autrefois ;
Du Seuil montent les mots où sourit la tendresse ;
La Voûte retentit de chants pleins d'allégresse ;
Et si des coins obscurs s'attardent à des pleurs,
Si l'ombre donne encore asile à quelque peine,
C'est parce que la Joie, a, moins que la Douleur,
Le privilège amer d'ennoblir l'Ame humaine.

Bibliographie sommaire de Paul Redonnel :

- La revue « *L'Etoile* », juin 1891, p. 244, septembre 1891, p. 268, octobre 1891, pp. 297-98, avril 1892, p. 283.
- Le « *Mercur de France* », septembre 1891, p. 183.
- Les « *Annales Initiatiques* », 7^{ème} année, n° 27, juil-août-sept. 1926, p. 338.
- « *Papus biographie* » (*op. cit.*, in Brieu), p. 250.
- « *Le Voile d'Isis* », 32^e année, août-sept 1927, pp. 549-555, 579, 629-658.
- Vte Charles Herbais de Thun (*op. cit.*, in Brieu), p. 379

LES LIVRES ET LES REVUES

Christine Tournier a lu pour vous :

Points de Vue Initiatiques¹

Revue de la Grande Loge de France

N° 188, juin 2018, 85 pages

Cette remarquable revue, à laquelle je demeure fidèle, vient de faire une petite révolution : en effet, le format est passé de 18x24 à 21x27. Moins de feuillets, certes, mais autant de contenu ainsi que des photos pleine page sublimes.

Mais voyons l'essentiel : le contenu. Ce trimestre, le propos est consacré à l'Écossisme. Sujet rebattu, direz-vous ? Mais avec les auteurs de ce numéro (comme des précédents, d'ailleurs), nous sortons des sentiers battus, des certitudes et de l'enfoncement des portes ouvertes.

Le propos s'ouvre sur une question posée par Jean-Bernard Lévy : « L'Écossisme est-il d'origine française ? » La réponse s'appuie sur des informations rigoureuses et imparables que je vous laisse découvrir.

Avec intelligence et sérieux, les différents articles tentent de démêler le mythe de l'histoire, les fantasmes de la réalité, au long d'un chemin historique ciselé à l'extrême, dans une quête de vérité sans concession, étudiant les textes traditionnels, non seulement dans leur littéralité mais dans leur dimension symbolique et leur résonance.

Se pose alors la question essentielle de la pratique des rituels. Dans quel but ? Pour quelle nécessité ? Quel plus d'âme et d'esprit cela apporte-t-il ? Les rites s'appuient sur la science des lettres et des nombres, sur l'énergie émanant de tout le Vivant. Le rituel maçonnique – en particulier le Rite Ecossais Ancien et Accepté – s'inscrit dans cette dimension cosmique avec laquelle les participants sont en symbiose et en vibration.

¹ Abonnements

- 1 an, 4 numéros, 24 € pour les membres de la GLDF et 27 € pour les non membres.
- 2 ans, 8 numéros, 45 € pour les membres de la GLDF et 52 € pour les non membres.
- Hors série, 6 €
- Anciens numéros, 6 €

Abonnement en ligne, www.gldf.org

D'ailleurs, Louis Trébuchet consacre plusieurs pages aux trois premiers degrés du Rite. Viennent des témoignages se succédant, très documentés, très ténus, sur le sujet. Nous découvrons même quelques explications concises de certains termes du vocabulaire de base pratiqué dans les Loges.

Je ne peux m'empêcher de citer ces quelques lignes d'une introduction d'article, qui me paraissent résumer heureusement la « démarche » maçonnique : « *Le franc maçon procède de l'être universel et soumet en même temps ses actes à la seule détermination de sa conscience d'homme libre. Cette devise (...) nous emmène à vivre notre spiritualité en actes.* »

Il n'est pas possible ici d'analyser tous les articles composant ce numéro tant celui-ci est riche de témoignages. Cependant, il est intéressant de lire les quelques pages consacrées au Rite Ecossais Rectifié dont on parle moins, davantage tourné vers l'ésotérisme chrétien.

La revue nous offre un autre cadeau : le Manifeste du Convent de Lausanne de 1875, l'une des pages maîtresses de l'histoire de la maçonnerie qui en comprend tant et tant puisqu'elle est, depuis des siècles, indissociable du progrès de notre humanité.

Je me répète : Points de Vue Initiatiques – avec « L'Initiation Traditionnelle » (là, je ne suis peut-être pas vraiment objective), est l'une des meilleures revues maçonniques, alliant fond et forme, réflexion et enseignement, légèreté et sérieux.

Ce nouveau numéro, comme les précédents, nous enrichit non seulement l'esprit mais aussi le cœur avec cette iconographie magnifique, les rédacteurs trouvant toujours des trésors à nous faire partager.

Que l'on soit profane ou maçon de quelque rite que ce soit, lire et parcourir ces textes est un vrai bonheur.

Points de Vue Initiatiques

Revue de la Grande Loge de France

N° 189, septembre 2018, 84 pages

Je suis heureuse de pouvoir également évoquer ce numéro de Points de Vue Initiatiques, paru plus tôt qu'à l'ordinaire, et intitulé « Au commencement ».

Le subtil Edito de Frédéric-Pierre Izoz nous entraîne paisiblement sur le sentier délicat de l'initiation qui est poésie et, paradoxalement, abandon.

Au long des pages, au fil des mots, sont évoqués maints commencements : le premier baiser, l'espace de la première initiation maçonnique, l'origine de la vie, la création du temps et de l'espace, le début des sciences, l'eau parmi les autres éléments, le pèlerinage, l'avènement de la conscience, les notions fondamentales de tolérance et de respect qui font de nous des êtres humains. Tout ceci rédigé avec intelligence, concision et simplicité.

Il émane de ce nouveau numéro une impression de douceur, mais une douceur active, vibrante, constructive, éducative, qui s'associe aux notions de juste, de beau, de bien, de véridique.

Comme toujours, l'écriture des différents auteurs est claire et porte simplement témoignage de leur compréhension de notre choix maçonnique. Nous avons toujours envie de lire tous ces textes en entier car ils nous enrichissent, leur propos étant source d'enseignement mais aussi de rêve, de songe, d'émerveillement.

Les illustrations ne font qu'un avec le texte au rythme des lignes. L'essentiel est sans doute invisible pour les yeux mais l'initié le découvre progressivement, en étudiant le monde en toutes ses manifestations.

Ceci est très personnel mais j'ai particulièrement apprécié les propos de Brahim Drici sur le Baiser et ceux de Philippe Vieille sur l'Eau. Ainsi, le Feu et l'Eau s'associent à la Terre et à l'Air que Jean-François Dossat mêle dans le Pèlerinage.

Finalement, on déduit de ces vagues de lignes que tout est Un, que seule la conscience permet d'accéder à la transcendance à laquelle aspire tout initié. L'ensemble des traditions peut se retrouver dans cette unité quand elles prônent le sublime et l'essentiel. Le message transmis ici est que la dualité n'existe pas, ce n'est qu'un concept, une illusion.

Encore un exemplaire à savourer sans modération.

J'achèverai sur cette affirmation de Franck Martin : « *L'amour est le moteur de toute évolution, de toute réalisation de soi, comme de tout progrès réel de l'humanité.* »

Dans un sonnet demeuré célèbre, Charles Baudelaire évoquait les « forêts de symboles » offertes par la Nature. Il était donc naturel que **Pierre-Philippe BAUDEL** s'y référât au début de son *Glossaire du Maçon*², sous-titré « Symboles et symbolisme du Temple » car, selon l'auteur, le symbolisme est l'âme de la franc-maçonnerie et son sanctuaire principal.

Cet ouvrage fort complet s'apparente à une espèce d'aide-mémoire qui rappelle à ceux d'entre les maçons qui les auraient oubliés les multiples symboles qui jalonnent la vie maçonnique qui, ici, sont présentés et expliqués à l'aide de nombreuses références puisées aux meilleures sources historiques et traditionnelles. Les abréviations, sigles et acronymes familiers à l'Ordre sont clarifiés. Le lecteur non averti des us et coutumes de la franc-maçonnerie peut de la sorte avoir une première approche de la richesse que recèlent les mots familiers aux frères et sœurs. Les ombres se dissipent et les « confuses paroles » évoquées par le poète plongent ici dans un univers lumineux, celui de la véritable initiation soutenue justement par des mots appropriés.

Voilà donc un auteur qui fait œuvre utile et qui balaie les prétendus secrets des francs-maçons qui ont fait couler tant d'encre et de salive.

² Éditions Bussière, juin 2018 - 90 pages, 14,50 €.

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

